

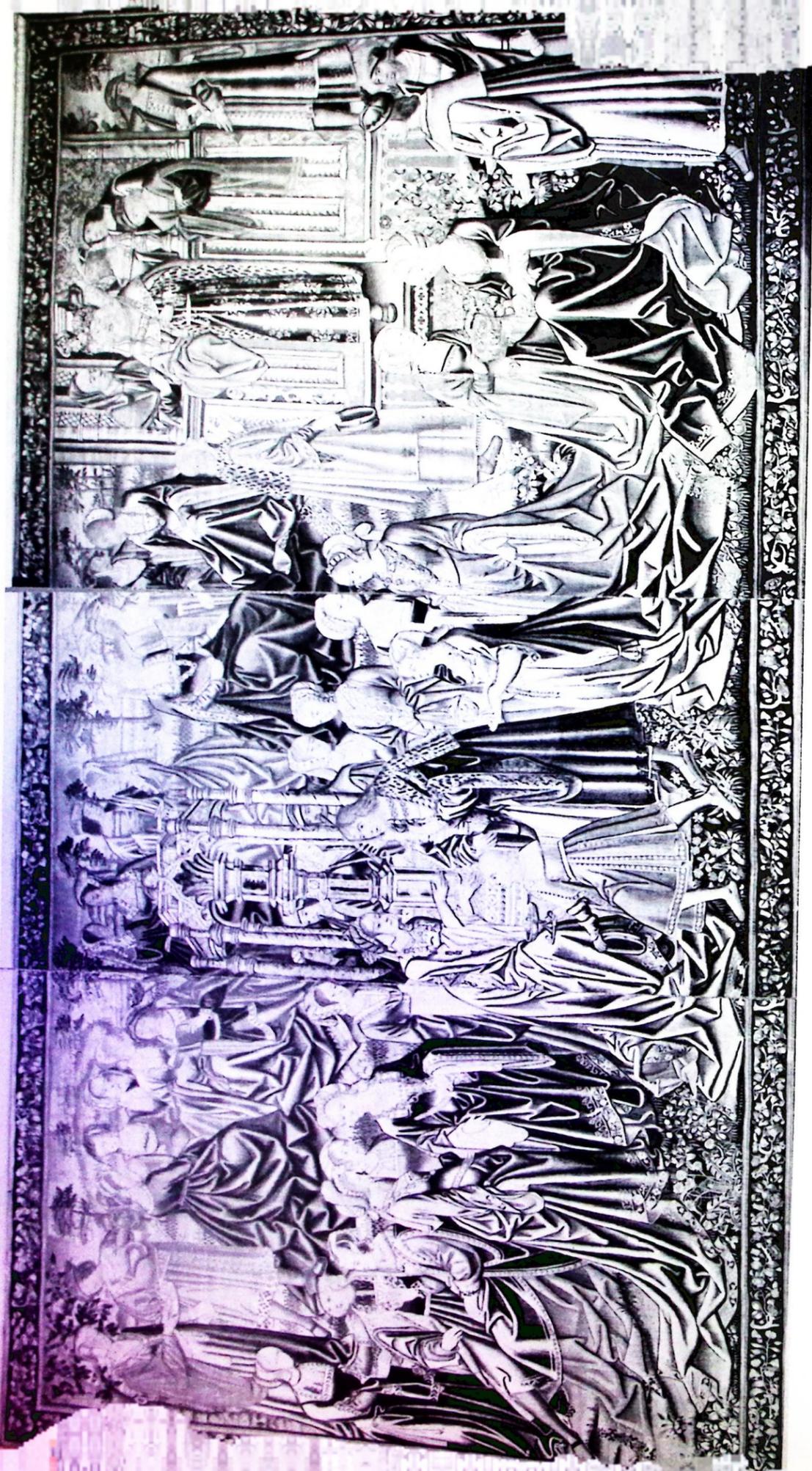
60/44



# BRABANT

NOVEMBRE 1960 - NUMERO 11 - MENSUEL

NOVEMBRE 1960 - MENSUEL



Dans le cadre de la sensationnelle et remarquable exposition organisée par le CREDIT COMMUNAL DE BELGIQUE, cette tapisserie "Bethsabée à la Fontaine" (Hôtel de Ville de Bruxelles) témoigne du sens artistique et de l'incontestable valeur des ateliers bruxellois du XVI<sup>e</sup> siècle. — (Photo Ville de Bruxelles).

## Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

RUE DU LOMBARD, 83,  
BRUXELLES / TEL. 12 89 01

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 50 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

### SOMMAIRE

- Gloires des Communes Belges  
*par Max SERVAIS*
- Pensée de Toussaint  
*par Joseph DELMELLE*
- Les cimetières brabançons  
*par Joseph DELMELLE*
- Pérennité de Bruxelles  
*par G.C. HEMELEERS*
- Etablissements Mommen (suite)  
*par Yvonne du JACQUIER*
- L'Abbaye de Dielegem  
*par Raymond POREYE*
- A Keerbergen, Tremelo et environs  
*par Emile POUMON*
- Hoeilaart nous a conté  
*par Y. BOYEN*
- Itinéraire n° 30 - Les moulins à vent  
du Hageland et de la Campinie  
brabançonne
- Nos mots croisés  
*par Pierre LAURENT*

Les textes publiés n'engagent  
que la responsabilité de leurs auteurs.

Nos couvertures :

- I. BRUXELLES - Musée communal : « Reta-  
ble de la Vierge » (détail) - XV<sup>e</sup> siècle.
  - IV. GAND - Musée des Beaux-Arts : « Saint  
Jérôme » - J. Bosch - XVI<sup>e</sup> siècle.
- (Clichés Crédit Communal de Belgique)

ASSL BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE  
DU BRABANT  
Jusqu'au 15 décembre 1960,  
au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles  
Place Albert 1<sup>er</sup>, 1  
1400 NIVELLES  
Tel. 087/22.77.88 - 22.41.48  
087/22.95.01 (3 L)

## GLOIRES DES COMMUNES BELGES

*Une heureuse initiative du  
Crédit Communal de Belgique*

**P**OUR célébrer le centenaire de son activité vouée exclusivement, depuis 1860, à la solution des multiples problèmes qui se posent à des pouvoirs sans doute subordonnés à l'Etat mais jouissant néanmoins d'une totale autonomie sur de nombreux plans, le Crédit Communal de Belgique a voulu rendre hommage au rôle, généralement méconnu, que provinces et communes belges ont joué dans la création et la conservation d'un patrimoine artistique dont elles ont lieu d'être légitimement fières.

Le titre choisi : « Gloires des Communes Belges » précise les intentions des promoteurs de cette manifestation qui ambitionne d'être une synthèse des musées provinciaux et communaux et, sur le plan de l'histoire de l'art, de permettre une fructueuse confrontation des modes d'expression plastique qui se sont succédé dans nos régions depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

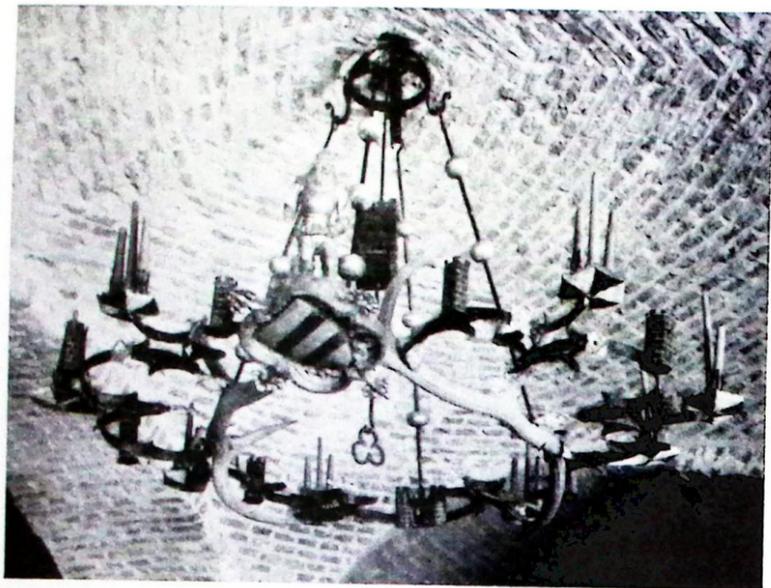
L'appel à la collaboration des musées provinciaux et communaux a été largement entendu et les trésors les plus précieux, dont l'état de conservation permettait le transport, ont été prêtés.

Quelques œuvres d'art et quelques documents n'appartenant pas à des provinces ou à des communes, mais intimement liés à leur histoire, ont été, en outre, généreusement confiés au Crédit Communal par leurs détenteurs actuels.

Le vaste ensemble qui a pu être réalisé ainsi groupe environ 600 pièces, œuvres d'art, objets et documents et il s'ordonne suivant un fil conducteur à la fois chronologique et méthodologique.

L'exposition proprement dite est, en quelque sorte, préfacée par une section historique dans laquelle le visiteur, curieux des choses du passé, trouvera des documents originaux qui montrent la puissance et l'originalité des institutions urbaines de notre pays, du moyen âge à nos jours.

Quatre cartes peintes sur verre prouvent l'ancienneté de nos villes mais aussi de nos communes rurales. En bien des régions, celles-ci ont profité dès le moyen âge de libertés aussi étendues que les urbains,



DIEST - Musée communal : Lustre commémoratif, XV<sup>e</sup> siècle. (Photo Loosen)

comme il ressort des privilèges exposés dans la première vitrine. On y voit notamment un document qui a quitté la Belgique depuis plusieurs siècles : le registre qui permit de reconstituer la charte célèbre donnée en 1066 par l'évêque Théoduin à la ville de Huy alors que ses premières lignes furent longtemps les seules à être connues.

Des agrandissements photographiques du sceau monumental de Tournai et d'une gravure du XVI<sup>e</sup> siècle représentant l'hôtel de ville de Bruxelles évoquent les réalisations grandioses de l'architecture urbaine, cette forme d'art créée par et pour les villes qui atteignit en Belgique un haut degré de perfection.

Les communiens armés de « goedendags » qui se pressent sur la fresque, aujourd'hui effacée de la Leugemeete dont il ne reste qu'un unique témoin — un calque appartenant au Musée de la Byloque — personnifient la force des cités médiévales. La charte brabançonne de l'Union de villes a été prêtée par le Musée communal de Bruxelles. Les multiples sceaux appendus à ce document donnent une image fidèle de ce grand mouvement d'association qui permit aux villes et aux communes de devenir les égales des princes. D'autres textes évoquent le Magistrat dans l'exercice de ses fonctions de juges, administrateurs et notaires. Le problème de la bienfaisance publique a été résolu en bien des cas, lui aussi, par les autorités communales qui furent souvent les premières à soulager ceux que l'on appelait les Grands Malades — à Huy, par exemple, d'après une charte exposée — en instituant des léproseries.

Entité politique, la ville de l'ancien régime, constituait également une unité économique. Ses artisans et ses marchands l'ont fait naître, l'ont fait vivre. Une admirable gravure de 1515 évoque l'animation multiforme de la rade d'Anvers, centre du commerce international à l'époque. Le rôle des corps de métiers est bien connu. Les peintres et les sculpteurs eux-mêmes devaient être reçus par leur gilde pour exercer leur art : Claus Sluter de Herlam — c'est-à-dire de Haarlem — fut ainsi admis à Bruxelles. Si les villes réglementaient la vie économique à l'intérieur de leurs murailles, elles concluaient aussi des traités commerciaux avec l'étranger. Un des plus anciens documents de ce genre a été emprunté aux Archives de la ville de Gand : il date de 1197 et porte un très beau sceau de l'évêque de Cologne. L'acte de 1260, prêté par les Archives de la ville de Bruges est tout aussi intéressant : le roi d'Angleterre accorde des privilèges aux marchands brugeois trafiquant dans son pays. Une curieuse lettre par laquelle Christine de Suède demande, de sa propre main, au Magistrat d'Anvers de nouer des relations commerciales avec son pays est surtout remarquable par son style « très grand siècle ».

Les villes avaient évidemment leurs propres finances qui leur permirent de procéder à des travaux publics d'envergure. De nombreux témoignages de ces activités subsistent. Quelques-uns ont été choisis un rôle de tailles levées par la ville de Mons en 1293 et un projet de budget de Louvain de 1498, le premier de ce genre connu en Belgique. Dès 1080, les bourgeois de Dinant participèrent à la construction d'un pont en pierre sur la Meuse : les Archives de l'Etat à Namur ont prêté l'accord conclu à cette occasion entre l'abbé de Waulsort et l'évêque de Liège. Une gravure du XVI<sup>e</sup> siècle représente la ville d'Ypres dominée par ses Halles, cet extraordinaire bâtiment municipal du XIII<sup>e</sup> siècle et des gravures romantiques montrent les étapes successives des transformations du cours de la Meuse, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, par l'administration communale de Liège.

Une troisième section est consacrée aux tâches culturelles assurées par les villes : constitutions d'écoles au

XV<sup>e</sup> siècle à Maeseyck et Ath, création de bibliothèques publiques — trois documents en l'occurrence sur la bibliothèque d'Anvers, la plus ancienne du pays — organisation de théâtres et de grandes fêtes publiques. La magnificence des Joyeuses Entrées des souverains éclate dans la gravure d'Harrewijn, œuvre d'une haute qualité artistique, où l'hôtel de ville de Gand resplendit de mille feux en l'honneur de Charles VI, empereur et comte de Flandre.

Cet ensemble de documents prouve, sans conteste, que, comme l'a écrit Henri Pirenne, la « Belgique est avant tout un pays de villes », que leur influence repose sur les libertés étendues dont elles ont joui et qu'elles ont défendu avec ténacité tout au long de leur histoire. Depuis le moyen âge de durs combats pour la liberté ont été menés. Aussi, une vitrine est-elle consacrée à la bataille des Eperons d'Or ; la suivante, à la lutte des Liégeois contre les ducs de Bourgogne ; une troisième à la révolte de Gand contre Charles-Quint. La mort d'Anneessens symbolise au début du XVIII<sup>e</sup> siècle l'attachement des populations urbaines à leurs anciens privilèges alors que les bouleversements et les innovations du régime français annoncent les institutions modernes. C'est alors que les premières élections communales ont eu lieu en même temps dans toutes les localités du pays. La loi communale de 1836, synthèse de l'esprit traditionaliste de liberté et de la centralisation imposée par le régime français, marqua la naissance dans l'Etat belge de ce « quatrième pouvoir » reconnu unanimement à toutes les communes du pays alors que l'abolition des octrois effaça la dernière différence légale qui subsistait entre les villes et les campagnes.

\* \* \*

Le visiteur est accueilli dans la « Salle des Etendards » par « l'Homme du Beffroi » de Gand, flanqué d'un perron du pays de Liège. Entourés de drapeaux et de torchères, ils se dressent symboliquement devant une carte murale de la Belgique d'aujourd'hui montrant la juxtaposition des territoires communaux. Des cloches, qui ont autrefois sonné dans les vieux beffrois de pierre, voisinent avec des armures et des canons de combat et de parade.

Les milices communales des vieilles cités sont évoquées par une pièce qu'a bien voulu envoyer à Bruxelles le « New College » d'Oxford et qui présente, pour l'histoire de Belgique, un intérêt comparable à celui de la broderie de Bayeux pour l'histoire d'Angleterre. Il s'agit d'un coffre sculpté qui est le seul document iconographique relatif à la bataille des Eperons d'Or du 11 juillet 1302 présentant des caractères de vérité. Cet objet, vraisemblablement de facture bru-

geoise, est décoré de frises superposées illustrant la lutte des communes flamandes contre le Roi de France : massacre de la garnison française à Bruges, Magistrat de cette cité offrant à Guy de Namur les clés de la ville, communiens flamands en armes, le « Goedendag » sur l'épaule. On les voit, sur les deux frises inférieures, tailler en pièces les chevaliers français dont les cadavres sont ensuite dépouillés de leurs armes.

La très belle lame funéraire du capitaine Guillaume Wenemaer, marchand de drap et échevin de la « Keure » qui périt, en 1325, à la tête des milices gantoises, la pierre tombale d'un chevalier occis à la Bataille de Courtrai et sur l'identification duquel les avis diffèrent, des armes, une cote de mailles et un éperon gardant des traces de dorure complètent cet ensemble de reliques des exploits guerriers des vieux communiens de Flandre.

La promenade chronologique que constitue la visite de l'exposition, commence, en fait, à la première salle où se trouve des pièces datant du premier au XIII<sup>e</sup> siècle.

IXELLES - Musée des Beaux-Arts : « Cigogne » (dessin) - Dürer - XVI<sup>e</sup> siècle. (Copyright A.C.L.)





BRUXELLES - Musée communal : Linteau de porte d'une boulangerie de la rue des Visitandines - XVI<sup>e</sup> siècle.  
(Photo Ville de Bruxelles)

L'époque gallo-romaine est représentée par un socle à quatre faces montrant respectivement Hercule, Vulcain, Apollon et Diane et une série de pierres funéraires sculptées, polychromes à l'origine, où l'on voit les défunts — marchands d'esclaves, drapiers, brasseurs et cultivateurs — dans les actes de leur vie quotidienne. Un taureau marin, petit bas-relief d'une rare pureté de ligne, complète l'imposant envoi du Musée provincial luxembourgeois d'Arlon. Tournai, la première capitale de l'Occident, est représentée, notamment, par un fragment de fresque gallo-romaine et une intaille hellénistique, toutes deux trouvées lors des fouilles de La Loucherie. Le Musée provincial gallo-romain de Tongres — la doyenne des cités belges — a envoyé de nombreux objets en terre cuite et en métal — dont un dodécaèdre de bronze à usage mystérieux — et le Musée de la Société Archéologique de Namur est ainsi que par des bijoux découverts lors des fouilles effectuées dans les nécropoles de la région namuroise. Le Musée Curtius de Liège a envoyé, entre autres pièces, une tête de Méduse, une chaise pliante en fer datant du II<sup>e</sup> siècle, une statuette trouvée à Angleur et un masque humain en terre cuite exhumé à Bonsin, qui, bien que mutilé, a conservé une hallucinante vivacité d'expression.

Des vitrines contiennent des bijoux et des armes de l'époque mérovingienne. Un animal fantastique, sculpté dans le bois et appartenant au Musée de la Vleeshuis à Anvers, est vraisemblablement la figure de proue d'une de ces barques normandes qui remontèrent fleuves et rivières dès le IX<sup>e</sup> siècle.

L'art du métal, spécifiquement mosan au XII<sup>e</sup> siècle, a produit de précieux objets d'inspiration religieuse,

tels que la petite croix ornée d'émaux champlevés provenant de l'église de Kemexhe et un reliquaire émaillé de l'abbaye de Waulsort. Un précieux manuscrit carolingien, d'origine mosane, appartenant au Musée Plantin-Moretus d'Anvers, témoigne de l'art des patients calligraphes du haut moyen âge, ainsi d'ailleurs que l'Obituaire de Neufmoustier, près de Huy (propriété du Musée Curtius de Liège), et un évangélaire, plus récent puisqu'il date du XII<sup>e</sup> siècle, œuvre d'un miniaturiste anonyme de l'abbaye de Saint-Amand-lez-Tournai exposé par le Musée Mayer van den Bergh d'Anvers.

Deux « sedes sapientiae » ou, si l'on préfère, deux vierges assises datant, l'une du XII<sup>e</sup> siècle, l'autre du XIII<sup>e</sup> siècle, et provenant toutes deux du Musée Curtius, sont des témoins révélateurs de la statuaire encore rudimentaire, mais néanmoins émouvante de cette lointaine époque.

La transition stylistique entre le roman et le gothique est magnifiquement représentée par un grand Christ en bois sculpté, chef-d'œuvre trop peu connu que l'on appelle le « Beau Dieu de Huy » parce qu'il appartient à cette ville.

Le Trésor de la Cathédrale de Tournai a bien voulu consentir le prêt d'un précieuse torche en argent décorée d'écus émaillés aux armes des Damoiseaux de Tournai, du Psautier offert, en 1315, par cette même ville au roi de France Louis le Hutin. Une copie tournaisienne du « Roman de la Rose », postérieure d'un siècle à ce texte datant de 1230, mérite mieux qu'un rapide coup d'œil.

La salle suivante est consacrée au XIV<sup>e</sup> siècle. On y admire deux des très rares spécimens de la peinture pré-eyckienne : un panneau représentant l'Ange de

l'Annonciation et un autre celui de la Visitation qui ornèrent, des dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1726, le chœur de la Collégiale de Walcourt avant d'être sciés pour devenir les portes d'une armoire à ornements sacerdotaux et que la Société Archéologique de Namur a heureusement sauvé de la destruction il y a quelques années.

Un petit panneau d'origine italienne représente la Vierge et l'enfant entourés d'anges et de saints : il provient du Musée communal de Verviers.

Le projet du beffroi de Gand, grand dessin sur parchemin, haut de 2 m 25, a été envoyé par le Musée d'Archéologie de la Byloque.

Plusieurs statues de madones et de saints concrétisent la piété familière et bon enfant de cette époque. Spécialité des artisans de Nottingham imités plus tard par ceux de Malines, la sculpture en albâtre est représentée par quelques pièces de dimensions modestes mais de grande qualité : un admirable « Massacre des Innocents », une « Résurrection » et un plat portant au centre la tête de saint Jean.

La salle suivante est celle du siècle d'or de la peinture que l'on est accoutumé d'appeler flamande, bien que nombre d'artistes qui ont contribué à sa gloire aient été originaires d'autres régions des Pays-Bas.

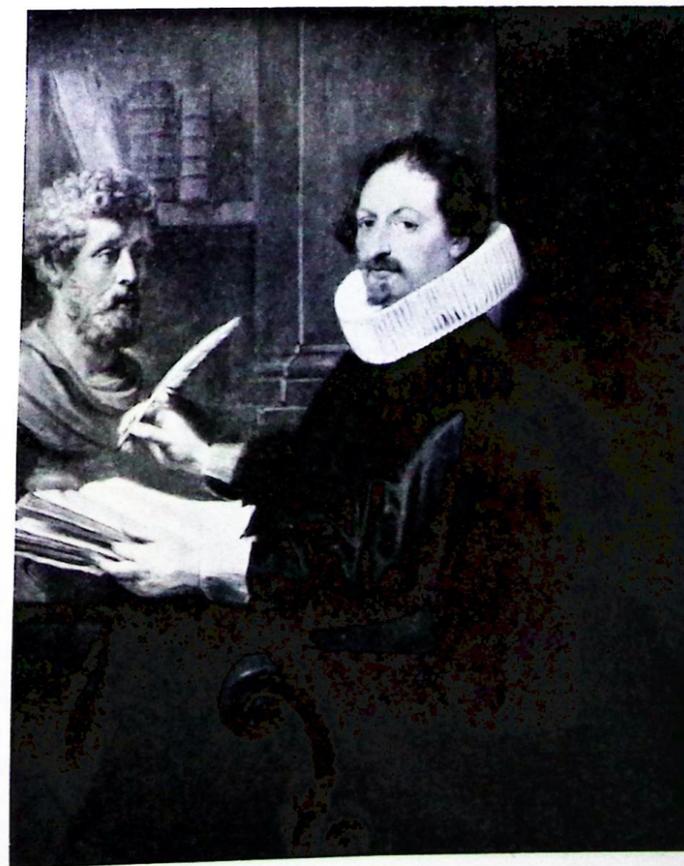
Le génial Van Eyck y prend place avec une œuvre de dimensions modestes, construite avec son habituelle rigueur géométrique qui respecte miraculeusement un climat poétique exquis : la célèbre « Sainte Barbe », grisaille inachevée dont seul le ciel est légèrement azuré et que le chevalier van Ertborn légua, avec toute son admirable collection, à la ville d'Anvers dont il était le bourgmestre au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le Musée communal de Louvain a envoyé un panneau représentant la « Sainte Trinité » attribué, selon les uns, à cet énigmatique Maître de Flémalle dont l'existence n'est rien moins que douteuse, et, selon les autres, à Roger de la Pasture, ce Tournaisien né en 1399 qui flamandisa son nom en van der Weyden lorsqu'il devint le peintre officiel de la ville de Bruxelles. Le même maître est représenté par une

ANVERS - Musée des Beaux-Arts : « Portrait de Gevertius » - P.P. Rubens - XVII<sup>e</sup> siècle.  
(Copyright A.C.L.)

« Vierge à l'enfant », habituellement exposée au Musée des Beaux-Arts de Tournai.

Le Musée communal de Bruges qui, dans le même temps, participe avec éclat à l'Exposition des Primitifs Flamands aux U.S.A., a néanmoins envoyé à l'exposition des Communes Belges plusieurs œuvres de classe dont un admirable triptyque de Hans Memling. Le panneau central de ce chef-d'œuvre représente saint Christophe. Les volets latéraux montrent les donateurs et leurs saints patrons : celui de gauche Guillaume Moreel, bourgmestre de Bruges et ses cinq fils, celui de droite, sa femme, Barbe van Vlaenderberghe, flanquée de ses onze filles. A côté de cette « famille nombreuse », on peut voir le portrait, également peint par Memling et daté de 1480, d'une jeune femme que l'on a longtemps considéré, à tort, comme étant une des filles du bourgmestre Moreel. Une inscription, postérieure d'un siècle, déclare que ce portrait est celui de la sybille persique Sambetha. Cette identification s'explique aisément par l'expression hypnotique de ce regard calme et fixe qui semble contempler, au-delà du monde des apparences, les insondables et silencieux mystères d'un univers illimité et angoissant.



La peinture du XV<sup>e</sup> siècle est encore représentée par un « Portrait de Chanoine » attribué à Albert Bouts, un « Saint Georges terrassant le dragon », œuvre de qualité d'un peintre anonyme de l'école flamande et appartenant au Musée communal d'Audenarde, par un « Christ prêchant », venant du Musée des Beaux-Arts de Tournai et, enfin, par une prédelle représentant la « Prise de Jérusalem », récemment acquise par la ville de Gand et que certains considèrent comme étant de Joost van Wassenhove, ce Flamand qu'on appelait en Italie, où il travailla pour le duc d'Urbino, Juste de Gand.

Mais l'art du XV<sup>e</sup> siècle n'est pas uniquement pictural. Il y a aussi la statuaire, où le réalisme a supplanté l'impassible hiératisme roman : cinq grandes statues polychromes provenant d'un calvaire placé autrefois sur les remparts de la ville d'Ath, un retable brabançon, fouillé comme un œuvre d'orfèvrerie, du Musée communal de Bruxelles, plusieurs effigies de la Vierge et de saints personnages ainsi qu'un bas-relief brabançon en pierre calcaire représentant Jésus au Jardin des Oliviers et venant du Musée d'Archéologie de Nivelles.

Une tenture, tissée à Arras pendant les dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle, où l'on voit saint Piat fonder la cathédrale de Tournai voisine avec une des quatre tapisseries tournaisiennes racontant l'histoire d'Hercule commandées par le cardinal-archevêque Charles de Bourbon.

Les arts appliqués n'ont pas été oubliés : lustre aux armes de Diest, serrure en bronze ciselé de la porte d'entrée de l'hôtel de ville de Mons, semelle de poutre, coffres à privilèges, coffret en fer forgé appartenant au Musée communal d'Alost.

Des vitrines abritent manuscrits xylographiques et ouvrages typographiques, la « Bible des Pauvres », remarquable incunable appartenant à la Bibliothèque communale

de Mons, le psautier mis à la disposition du roi d'Angleterre Henri VIII lorsqu'il vint à Tournai en 1513, quatre ouvrages imprimés par Thierry Martens à Alost entre 1477 et 1509 et un exemplaire des « Chroniques de Froissart », ayant appartenu à la famille des Montmorency et envoyé par le Musée Plantin.

Deux ensembles ont été consacrés l'un à la Justice Scabinale, l'autre aux Corporations.

Dans le premier, devant le très beau tableau atrocement évocateur représentant le supplice du Juge prévaricateur Sisamnès condamné par le Roi Cambyse à être écorché vif — œuvre commandée à Gérard David pour la salle du tribunal de Bruges où sa présence incitait sans nul doute les juges à éviter les sentences arbitraires —, sont disposés des glaives d'exécution, des instruments de torture et la livrée couleur de sang du bourreau de Bruxelles. Une lourde pierre, percée d'un trou par lequel on passait une corde, est celle qu'à Damme, en Flandre, la femme convaincue d'adultère devait promener à travers la ville, attachée autour du cou. Une main et un buste de justice rappellent que l'accusé pouvait parfois éviter l'exécution d'une sentence en offrant au tribunal la représentation, en métal, de la main ou de la tête condamnée à être tranchée.

Les fastes des anciennes Corporations sont évoquées notamment par plusieurs effigies de saint Georges, patron de multiples gildes et serments.

La plus impressionnante est sans doute la grande sculpture équestre en bois qui accueille généralement les visiteurs du Musée Vleeshuis à Anvers. Le saint Georges polychrome du musée de Diest est aussi remarquable et le Blason de la Gilde diestoise, placée sous l'invocation de ce saint, panneau daté de 1540, présente un rare intérêt iconographique.

Le Musée des Beaux-Arts d'Anvers qui est, on le sait,

un des plus fastueux de Belgique, a envoyé deux œuvres d'origine corporative : « Les Membres du Serment de la Grande Arbalète à Malines avec saint Georges leur Patron », d'un peintre anonyme et la « Fête des Archers », due à ce maître anversois dit « de Francfort », parce qu'il avait travaillé pour le compte de cette ville.

Une curieuse armoire qui renfermait autrefois les arcs des membres de la Gilde de saint Sébastien a été prêtée par le Musée de la ville de Termonde.

On peut voir, dans une vitrine une invitation rédigée en français et en flamand à un concours de tir adressée en 1439 par la Gilde de saint Georges de Gand aux Gildes d'arbalétriers de Bourgogne et du Nord de la France ainsi qu'un brassard en ivoire et un bâton de « Roi », venant tous deux du Musée provincial des Arts Décoratifs du Sterckshof.

Poursuivant son itinéraire, le visiteur arrive ensuite à la salle consacrée au XVI<sup>e</sup> siècle.

Deux œuvres de haut rang s'imposent : le « Saint Jérôme en Prière » de Jérôme Bosch, une des gloires du Musée de Gand et les « Douze Proverbes Flamands » de Pierre Breughel l'Ancien.

Bosch — de son vrai nom van Aken, mais qui prit son nom d'emprunt en abrégant celui de sa ville natale de 's Hertogenbosch — s'est évadé des traditions des primitifs pour créer un monde fantastique, imprégné des terreurs infernales du moyen âge. Son « Saint Jérôme » se classe parmi les plus belles réussites de l'œuvre exubérante, tourmentée et révolutionnaire de ce grand visionnaire, dont, au XVII<sup>e</sup> siècle déjà, Sigüenza disait qu'il avait l'audace de peindre les hommes tels qu'ils sont à l'intérieur.

Le panneau des « Proverbes » — qui appartient au Musée Mayer van den Bergh — est considéré par certains comme la plus ancienne peinture connue de Breughel l'Ancien. Pour ce très grand artiste la vie est indissolublement liée aux forces de la nature et dominée par des instincts élémentaires et tumultueux ; son style, parent sans doute de celui de Bosch, est une des expressions les plus autochtones du génie flamand.

L'influence de la renaissance italienne, à laquelle grâce à leur profonde originalité Bosch et Breughel sont demeurés imperméables, se marque, par contre, fort nettement dans le « Festin d'Esther », du maniériste brugeois Antoine Claiessins et dans le polyptyque de la « Vie et Mort de la Vierge », joyau des collections de la Commission d'Assistance Publique de Bruxelles, exécuté sur commande du Béguinage de Bruxelles vers l'an 1520 et que l'on attribue, sans preuves très convaincantes, à Bernard van Orley.

Au centre de la salle est présenté horizontalement un intéressant plafond en bois sculpté daté de 1531 et portant l'écu de la famille montoise des Noël, qui provient d'un pavillon entré depuis 1957 dans les collections des Musées montois Chanoine Puissant. La décoration, à vrai dire légèrement gaillarde de ce plafond, prolonge un genre satyrique né au XIII<sup>e</sup> siècle dans les Pays-Bas, jusqu'à une époque transitoire entre le gothique et la renaissance.

L'art du portrait a acquis, au XVI<sup>e</sup> siècle, une pénétration psychologique particulièrement intense. Il suffit, pour s'en convaincre, de sentir peser sur soi le regard chargé de vie intérieure des modèles de Quentin Metsys, Jean Gossaert, Pierre Pourbus ou Antonio Moro.

L'auto-portrait du Liégeois Lambert Lombard — dont il existe cinq exemplaires — mérite, pour son réalisme plein de bonhomie, une particulière attention.

On sait que Dürer, dont on peut voir un très beau dessin représentant une cigogne et appartenant au Musée d'Ixelles, appelait Joachim Patenier « le bon maître des paysages ». C'est, en effet, Patenier, né vers 1480 soit à Dinant, soit à Bouvignes, qui, un des premiers,

DIEST - Musée communal : Collier de la Gilde de Sainte Barbe. (Photo Loosen)





fit du paysage l'élément essentiel de ses compositions. La « Fuite en Egypte » du Musée d'Anvers où les personnages ne sont qu'un prétexte, représenté sur un site où l'on reconnaît les rochers de la Meuse.

« Tobie et l'Ange », petit tableau attribué à Henri Blès, neveu et continuateur de Patenier, complète, avec une œuvre de Lucas van Valckenborg, la participation des peintres mosans du XVI<sup>e</sup> siècle.

Un séduisant portrait satyrique féminin de Goltzius, longtemps considéré à tort comme celui de Diane de Poitiers, sans doute parce qu'il fait irrésistiblement penser à l'école de Fontainebleau, ce foyer d'italianisme que François I<sup>er</sup> constitua en 1528, provient d'un des cabinets scabinaux de l'hôtel de ville de Bruxelles, ainsi d'ailleurs qu'une grande tapisserie intitulée « Bethsabée à la fontaine ». Ce chef-d'œuvre somptueux, sorti des ateliers bruxellois, n'éclipse cependant pas une tenture de dimensions plus réduites et d'une composition moins luxuriante « La Chaste Suzanne » qui permet d'apprécier la technique des lissiers d'Audenarde.

Le décor de la vie est évoqué par un mobilier domestique et des objets divers parmi lesquels il faut citer un panneau décoratif, témoin de cet art de la céramique que les faïenciers italiens de Castel Durante introduisirent à Anvers et qui produisit tant de carreaux de revêtement, de bols et de plats en majolique.

Dans la salle suivante nous sommes au XVII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle comme l'écrit M. René Huyghe, la matière picturale accède à l'indépendance et le problème de la vie surgit dans la peinture « non plus sous l'angle de la figuration fidèle mais sous celui des plaisirs esthétiques qu'on en peut attendre ».

Voici le Hollandais Frans Hals qui a abandonné son habituelle palette éclatante pour brosse, avec une sorte de hargne vengeresse, ce « Portrait d'une femme âgée » envoyé par le Musée de Gand en même temps qu'une véhémement étude de Rubens « La Flagellation ».

Tout a été dit sur le métier fastueux et l'exubérance

**BRUXELLES - Musée communal :**

(de haut en bas)

- Tête d'ange - Sculpture bruxelloise (XVIII<sup>e</sup> siècle) ;
- Soupière (manufacture Montplaisir) - Porcelaine de Bruxelles XVIII<sup>e</sup> siècle ;
- Chocolatière (manufacture d'Etterbeek) - Porcelaine de Bruxelles XVIII<sup>e</sup> siècle.

(Photos Ville de Bruxelles)



décorative du plus grand des peintres anversois qui, selon Taine « se soulageait en créant des mondes ». Il a débarrassé la peinture flamande de la servitude du détail pour aborder l'ordre monumental et sa puissante personnalité a fait de sa ville natale un des principaux points d'attraction de l'Europe de son temps.

La ville d'Anvers, mettant l'accent sur le caractère communal de l'exposition, a envoyé à celle-ci deux autres œuvres rubéniennes : la première est le triptyque de « Thomas l'Incrédule », exécuté pour le bourgmestre Rockox que l'on voit, agenouillé sur le volet droit, la femme de cet ami de Rubens figurant sur le volet gauche. La deuxième représente le secrétaire de la ville d'Anvers Gevaertius.

L'élégance et le raffinement d'Antoine van Dyck, élève et collaborateur de Rubens, s'affirme dans le portrait d'Alexandre della Faille, prêté par les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique parce qu'il s'agit de l'effigie d'un personnage qui fut, lui aussi, secrétaire de la grande cité scaldienne.

Si van Dyck a été le peintre de l'aristocratie de son temps, par contre, Corneille De Vos, hanté, au début de sa carrière, par l'écrasant Rubens, est devenu celui de la bourgeoisie marchande. Son « Portrait de Famille », une toile de grandes dimensions appartenant depuis peu au Musée de Gand, peut être raisonnablement considérée comme son chef-d'œuvre.

D'un tempérament très différent de celui de van Dyck et de De Vos, Jacob Jordaens, autre élève de Rubens, accentue, dans la « Descente de Croix » de l'Assistance Publique d'Anvers, le côté à la fois véhément et plébéien de leur maître commun.

Les prolifiques frères Breughel, copistes de leur père Breughel l'Ancien, sont aussi là, le premier — surnommé « de Velours » — avec une ravissante « Adoration des Mages », du Musée Mayer van den Bergh, et une savoureuse « Visite à la ferme », le second — dit « d'Enfer » — avec « Les proverbes flamands » venant du Musée de Lierre.

Un autre disciple du grand Breughel, le Courtraisien Roelandt Savery a été sorti d'un injuste oubli par une exposition organisée en 1954, au Musée de Gand. Le « Sac d'un village », appartenant au Musée de sa ville natale, est marqué d'une influence dont le jeune peintre ne s'est pas encore dégagé, mais, par contre, dans l'étrange et fabuleux petit paysage au « Cheval Blanc », venant du Musée de Verviers, il affirme une étonnante personnalité poétique qui en fait un précurseur du surréalisme.

Le Liégeois Carlier, avec son auto-portrait, fait un très net contraste avec l'archaïsant Grimmer, dont le « Calvaire » est habituellement accroché aux cimaises du Musée de Bruges. « Aaron dans le désert », toile peu connue rattachée à l'école de Philippe de Champaigne — ce Bruxellois qui conquiert en France une gloire méritée — complète, grâce à l'Assistance Publique de Bruxelles, cet échantillonnage de la peinture du XVII<sup>e</sup> siècle.

La statuaire n'a pas été oubliée : deux œuvres de Jean del Cour, du Musée Curtius, voisinent avec une Vierge malinoise. Quelques pièces ornementales et un virginal, instrument de musique décoré de charmante façon et appartenant au Musée « Vleeshuis » les accompagnent.

On sait que Christophe Plantin, ce Tourangeau qui, après avoir appris son métier d'imprimeur à Caen puis à Paris, est venu s'installer à Anvers vers 1550 parce que, écrit-il, « aucune cité du monde ne pouvait me donner plus de facilités pour l'exercice de l'industrie que j'avais en vue ».

Autour d'une presse plantinienne, installée par le Musée anversois consacré à ce précurseur de l'édition moderne, presse qui fonctionne devant les visiteurs, ont été disposés quelques-uns des 1.500 ouvrages publiés en 34 ans d'une inlassable activité. On y voit aussi le dessin original de Rubens qui a servi de marque d'imprimerie à J. van Meurs, un « Atlas » et un « Précis de calligraphie » de Mercator prêtés par le Musée de la Société archéologique du Pays de Waes, patrie de cet illustre géographe.

Le local contigu à la grande salle du XVII<sup>e</sup> siècle est plongé dans une pénombre qui rend plus évidentes les vitrines éclairées où scintillent de précieux échantillons de l'artisanat de ces ciseleurs d'or, de vermeil et d'argent, d'abord frères convers dans des abbayes médiévales, puis laïcs installés, depuis le XII<sup>e</sup> siècle, dans les cités les plus florissantes.

Ce sont clés magistrales, insignes municipaux, coupes dans lesquelles le vin d'honneur fut offert à des visiteurs illustres, truelles armoriées évoquant de solennelles poses de première pierre. Des emblèmes corporatifs, colliers de rois de gildes, affligés des différents métiers, hanaps et louches-étalons étincellent à côté de somptueux objets du culte : chrismataires, navettes à encens, calices et ostensoirs.

Dans d'autres vitrines, des pièces d'argenterie domestique témoignent des goûts fastueux de la noblesse et de la haute bourgeoisie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On entre, dans la salle suivante, de plain-pied dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, au cours duquel, par suite du raffinement de la vie de société et d'un caractère plus douillet des conditions générales d'existence, les arts mineurs ont pris une importance considérable. Voici des meubles venant de musées liégeois et anversoïis, d'admirables pièces de vaisselle faisant partie d'un service de table exécuté à Tournai pour la famille de Croy et de très beaux spécimens de pièces en porcelaine à pâte dure dont le Magistrat de Bruxelles encouragea la fabrication en autorisant, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, deux Anversoïis, Jean Simonet et Jacques Van den Haute, à ouvrir leurs fours dans la capitale.

Parmi ses remarquables musées, la ville de Liège en possède deux particulièrement spécialisés : le Musée du verre et le Musée d'armes qui, eux aussi, participent à l'exposition.

Les verreries datant du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle dont on peut admirer la grâce transparente et les décors somptueux illustrent les productions de divers pays tels que la Perse, la République de Venise, la Bohême, la Silésie et cette principauté de Liège où l'art du verre a été singulièrement prospère pendant plusieurs centaines d'années.

Quelques très belles armes fournissent à qui en douterait encore la preuve évidente que cette industrie, traditionnellement liégeoise depuis des siècles, est aussi un artisanat d'art d'un raffinement extrême et d'une richesse d'invention décorative tout à fait surprenante.

La peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle, généralement déchu de la mission intellectuelle que le siècle précédent lui avait assignée, n'a plus guère, écrit M. Germain Bazin « qu'un rôle d'agrément ».

On s'en convainc aisément en passant devant les quelques petites toiles qui égayaient les pièces de mobilier



BRUXELLES - Musée communal :  
Vase Médicis (manufacture F. Faber) -  
Porcelaine de Bruxelles XIX<sup>e</sup> siècle.  
(Photo Ville de Bruxelles)

mais le visiteur trouve d'admirables compensations dans les deux salles suivantes, celles du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle où l'art pictural règne en maître incontesté.

Toutes les époques ont eu leur style propre. Le roman a cédé la place au gothique et le gothique à la renaissance mais ces changements ont été généralement plus des transitions que de brutales ruptures. Bien sûr, depuis que, par le truchement de l'art, les hommes recréent des mondes à leur image, des personnalités originales ont inventé des modes d'expression que leurs disciples ont imités et affadis. Des écoles en ont remplacé d'autres mais le rythme de l'évolution est devenu de plus en plus rapide et l'art, débordant des cénacles d'initiés est devenu un fait social. Au XIX<sup>e</sup> siècle des prises de position passionnées dégénèrent en véritables émeutes. La guerre des « -ismes » est déclarée !

Classicisme, romantisme, naturalisme, impressionisme, expressionisme se succèdent de plus en plus rapidement et les tenants de chaque école n'ont que mépris et haine pour celle qui l'a précédée, oubliant que chaque tentative de rénovation aboutit fatalement à une impasse dont il ne sera possible de se dégager qu'en rebroussant chemin dans une autre direction.

Si les représentants officiels de l'art du XIX<sup>e</sup> siècle ne s'élèvent pas, à quelques exceptions près, au-dessus d'une assez plate médiocrité ceux que l'on pourrait appeler les « francs-tireurs » ont enrichi le patrimoine artistique humain d'un nombre considérable d'œuvres de profonde résonance.

Le néo-classicisme, né vers 1750 et auquel le Français David a donné une forme sans doute sobre et solide, n'a produit qu'assez peu de grandes œuvres, peut-être parce que son « credo » esthétique était en total désaccord avec l'évolution générale de la pensée et de la

sensibilité qui, déjà, annonçait le romantisme un peu échevelé qui lui a succédé.

Evitons toutefois l'injustice : si « Monsieur » Ingres exerça sur l'art officiel de son temps un despotisme anémiant, s'il a « engendré » une médiocre lignée de suiveurs, si ses grandes compositions manquent de vie et de chaleur il a aussi été un admirable portraitiste. Le plus célèbre tableau du Musée de Liège : « Bonaparte Premier consul » le prouve.

Le futur Empereur des Français visita, en 1803, les départements du Nord et du Rhin et il offrit aux villes qui l'accueillirent un portrait de lui, exécuté par différents artistes et le représentant dans ce costume de velours nacarat que David avait composé pour les Consuls. Mieux partagée que Gand ou Bruxelles à qui échurent des toiles d'un affligeante médiocrité, Liège reçut l'effigie peinte par Ingres. On y voit Bonaparte, la main posée sur un décret portant l'inscription « Faubourg d'Amersœur rebâti » ; derrière lui un rideau s'écarte et montre un paysage liégeois où l'on reconnaît la cathédrale Saint-Lambert. Le premier consul n'est certes pas très ressemblant mais le rendu minutieux de la matière est d'un réalisme stupéfiant.

François-Joseph Navez, chef incontesté des néo-classiques belges, démontre dans son « Portrait du comte et de la comtesse de Meeus » qu'un doctrinaire passionné peut aussi être un bon peintre.

Un portrait du « Colonel Hallard », précepteur du futur Léopold II, prêté par le Musée de Tournai, étonnera par son audace et sa sensibilité chromatique ceux qui ne connaissent du Tournaisien Gallait que ses grandes compositions historiques.

Corot fut, on le sait, un des seuls classiques à

considérer comme une œuvre définitive une étude directe d'après nature.

Son petit paysage italien « Vue de Rocco di Papa » du Musée de Liège respire une indicible sérénité.

Plus tumultueux est « Le fou assassin » du Musée de Gand que Géricault brossa vers 1822 et qu'il faut manifestement rattacher au romantisme. Le même musée a envoyé un « Amateur d'Estampes » de Daumier, lithographe et peintre se réclamant de l'école naturaliste engendrée par les remous sociaux de 1848 mais dont la manière tourbillonnante est une des plus romantiques qui soit.

En 1863, quelques peintres refusés au Salon de Paris choisirent comme chef de file Edouard Manet qui leur montra la marche qu'ils allaient suivre : tout ramener à la seule valeur picturale, rendre la lumière par une décomposition chromatique, user de tons purs, quitte à s'éloigner de la vision traditionnelle.

L'impressionnisme était né et celui qui se promène devant les cimaises où sont accrochées les toiles de cette école renonce à comprendre l'inconcevable aveuglement des pouvoirs officiels, des critiques d'art et du public « averti » qui l'accueillirent avec des clameurs de haine.

Les plus grands des peintres impressionnistes sont là. Voici Manet, avec « Chez le père LaThuille », chef-d'œuvre plein de lumière et criant de vérité dont s'enorgueillit, à juste titre, le Musée de Tournai. Ce même musée a envoyé une toile remarquable de Seurat, le fondateur du néo-impressionnisme : « La grève du Bas-Butin » où les contours disparaissent dans un poudroiement lumineux.

Voici les Français Monet et Boudin avec deux chatoyants paysages maritimes venant du Musée

BRUXELLES - Musée communal : Cage à oiseaux (manufacture Mombaers) - Faïence de Bruxelles XVIII<sup>e</sup> siècle.  
(Photo Ville de Bruxelles)





BRUXELLES - Musée communal : Enseigne « Au Dragon » XVIII<sup>e</sup> siècle. Copyright A.C.L.)

de Liège et le Hollandais Jongkind avec « Les Patineurs » du Musée de Verviers.

Le Musée d'Ixelles a envoyé un « Enfant à la poupée » de Berthe Morisot et « La maison rose » de Cros. La Belgique, terre d'une traditionnelle et intense éclosion picturale, a compté, au XIX<sup>e</sup> siècle, une impressionnante série de peintres de valeur.

Forces vives du réalisme flamand, Henri de Braeckleer et Jan Stobbaerts sont représentés, l'un par l'« Atelier » du Musée de Tournai et l'autre par le « Mur rose » du Musée Charlier.

Lorsque l'impressionnisme envahit la Belgique, les uns se contentèrent d'en adopter les recettes que les meilleurs transformèrent. Il serait fastidieux de citer tous

ceux dont les œuvres sont exposées mais comment ne pas saluer les deux « grands » : James Ensor et Henri Evenepoel ?

Du premier — qui lorsqu'il fut anobli et proclamé « prince des peintres » disait de lui-même : « pauvre baron bovin, vous ruminerez bientôt la fine fleur des tisanes et le suc amer des lauriers fanés » — le Musée d'Ostende a envoyé le célèbre auto-portrait, intitulé « Ensor au chapeau fleuri ».

Du deuxième, qui ne disposa que de 5 ans pour réaliser son œuvre puisqu'il mourut à l'âge de 25 ans, on admirera une grande toile solidement construite : « La Promenade du dimanche à Saint-Cloud » du Musée de Liège.

Il nous faut ici ouvrir une parenthèse : en 1939 le gouvernement hitlérien voulut débarrasser les musées du III<sup>e</sup> Reich des productions de l'art qu'il considérait comme dégénéré. Cent vingt-cinq chef-d'œuvres furent vendus publiquement à Lucerne et la ville de Liège en acquit une dizaine pour son Musée des Beaux-Arts.

C'est grâce à cette initiative, à laquelle il convient de rendre hommage, que l'envoi liégeois est particulièrement brillant et que l'on peut notamment, admirer le « Sorcier-guérisseur », toile harmonieuse, aux couleurs franches et pures, qui est une des dernières œuvres de Gauguin.

Picasso, « monstre sacré » de la peinture moderne, avait, en 1903, contracté des dettes chez un tailleur nommé Soler. Il s'en acquitta en lui offrant de le peindre, lui et sa famille.

Cette grande toile est une des dernières de cette période dite bleue au cours de laquelle Picasso chercha fiévreusement une voie qui, plus tard, dépassa en violence pathétique tout ce qui s'était fait avant lui. Elle a été acquise à la vente de Lucerne, ainsi que le « Monte-Carlo » de l'expressionniste allemand Koschka et un paysage russe de Marc Chagall dont M. Jules Bosmant, qui était conservateur du Musée de Liège en 1939, a écrit que « le bleu radieux de la maison, et tous ceux qui en sourdine l'accompagnent, instaurent une atmosphère nostalgique où s'exprime sans aucun doute l'amour de Chagall pour une patrie retrouvée ».

La participation du Musée de Liège compte encore plusieurs œuvres de classe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

et du début du XX<sup>e</sup> siècle qu'il serait injuste de passer nous silence tels que « Le Moulin de la Galette » d'Utrillo et « Le Quai du Havre » de Marquet.

Un peu avant la première guerre mondiale, quelques peintres flamands de tempéraments fort divers ont fondé un cénacle amical que l'on désigne sous le nom du petit village des bords de la Lys où ils avaient élu domicile : Laethem-Saint-Martin.

Quelques œuvres témoignent des préoccupations fort divergentes des chefs de file de ce mouvement. Deux toiles viennent du Musée de Gand : « La maison rouge » du méticuleux Valérius De Saedeleer et un très beau portrait de Gustave van de Woestijne.

Avec trois œuvres du Musée d'Ostende : une grande « Maternité » de Permeke, un « Nu » de Gustave De Smet, un « Port » de Brusselmans on est au cœur de cet expressionnisme flamand, solide, instinctif et parfois puissant jusqu'à la brutalité.

Fritz Van den Berghe, artiste plus cérébral, a vécu tour à tour l'aventure impressionniste et expressionniste. Comme l'écrit Paul Haesaerts, « l'étude plastique et poétique, de la constitution des minéraux, des végétaux et des tissus vivants » l'a mis sur la voie d'un art inquiétant et grouillant proche du surréalisme.

Son tableau « Fleurs », qui appartient à la ville d'Ostende date de ce dernier stade de son évolution.

Les intentions du surréalisme, mouvement à la fois éthique, poétique et esthétique ont été définies dans le retentissant Manifeste qu'André Breton publia en 1924 : « fondre le rêve et la réalité, en apparence contradictoires, en une sorte de réalité absolue ». Introduit en Belgique dès 1926 il a trouvé dans le Wallon René Magritte son principal protagoniste. « La Forêt », toile prêtée par le Musée de l'Art Wallon et « La Fée ignorante », projet pour la fresque du Palais des Beaux-Arts de Charleroi, caractérisent fort bien les trouvailles préméditées et astucieuses de cet artiste à l'imagination singulièrement incisive qui, suivant l'expression de Marcel Jean, « peint avec une humilité totale de moyens ».

C'est manifestement au surréalisme qu'il faut attacher « L'âge du fer » de Paul Delvaux. Dans cette toile, venant du Musée d'Ostende, une femme nue et très belle est mollement couchée sur un quai de gare. Cette composition étrange et baignée d'une lumière de fin du monde semble vouloir illustrer la thèse d'André Breton qui veut que la beauté naisse de la rencontre insolite d'objets disparates.



TOURNAI - Musée des Beaux-Arts : « Chez le Père Lathouille », E. Manet - 2<sup>e</sup> moitié XIX<sup>e</sup> siècle. (Copyright A.C.L.)



IXELLES - Musée des Beaux-Arts : « Paysage » - Guillaume Vogels - XIX<sup>e</sup> siècle.

(Copyright A.C.L.)

IXELLES - Musée des Beaux-Arts : « Enfant à la Poupée » - Berthe Morisot - XIX<sup>e</sup> siècle.



Vouloir à tout prix rattacher chaque œuvre à tel mouvement ou à telle école est un jeu de l'esprit un peu gratuit.

Il est possible de classer la « Femme lisant » de Rik Wouters, cette toile éclatante de taches de couleurs et de lumière, dans le Fauvisme, école sans dogmes ni statuts à laquelle il n'est pas trop hasardeux d'apparenter la facture souple du baron Opsomer qui saisit avec une surprenante aisance la ressemblance de ses modèles. On peut considérer le « Printemps à Sy » du Liégeois Heintz comme impressionniste et ranger le « Bonjour printemps » du Brugeois Slabbinck parmi les œuvres expressionnistes... mais où situer un artiste foncièrement original comme Spilliaert dont le Musée d'Ostende, sa ville natale, possède de nombreuses œuvres ?

Et qui peint comme Edgard Tytgat qui, dans l'atelier que représente une de ses toiles appartenant au Musée d'Ixelles, a raconté d'un pinceau léger tant d'anecdotes narquoises et ambiguës ?

Quatre des toiles, œuvres de Buisseret, Anto Carte, Paulus et Wallet, envoyées par le Musée de La Louvière représentent le groupe des artistes wallons « Nervia » dont il est, par ailleurs, assez malaisé de définir l'orientation.

La dernière salle de l'exposition abrite des œuvres contemporaines. Le plus grand nombre de celles-ci ressortit à cet art abstrait dont il faut bien constater l'énorme et international effort depuis une quarantaine d'années et qui tend à créer un langage plastique propre à notre temps.

L'envoi liégeois : un Vasarely, un Villon, un Estève, un Poliakoff, un Bertrand et un Rets rappelle la fameuse définition de Maurice Denis : « un tableau avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote est une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. »

Des compositions d'Anne Bonnet, Boel, Van Lint et Alechinsky viennent respectivement de Verviers, d'Ostende, d'Ixelles et de La Louvière ; elles proposent d'agréables solutions aux problèmes d'équilibre et d'organisation de l'espace qui se posent aux tenants de l'art non figuratif.

Pour de multiples raisons dont les principales sont le caractère économique et dont la moindre n'est pas l'éviction presque totale de la statuaire dans les réalisations architecturales, la production de la sculpture contemporaine est moins nombreuse que celle de la peinture.

Rares sont les collectionneurs privés et il n'y a guère que les pouvoirs publics pour acquérir des œuvres sculpturales.

L'exposition comprend une dizaine d'œuvres de petit format, prêtées par les Musées du Middelheim, de Gand, d'Ostende et d'Ixelles. On y retrouve un fragment des « Bourgeois de Calais » de Rodin, deux bustes de Despiou et de Bourdelle, une « Fille » de Martini, une composition non figurative d'Hartung et un curieux petit groupe « Les cavaliers » de l'Allemand Koenig.

La participation belge se compose d'un « Chat » d'Albert Aebly, d'un être fantastique en fer forgé, intitulé le « Sarrasin » de Roel D'Haese, une figure féminine de Jaspers et d'une œuvre du Malinois Wynants : « Après le bain ».

Il y a une dizaine d'années, à l'initiative du bourgmestre L. Craeybeckx, les autorités municipales d'Anvers ont pris la décision de créer une collection de sculptures et de l'exposer dans le cadre sylvestre d'une demeure patricienne de la banlieue anversoise. Le Musée en plein air du Middelheim qui comprend aujourd'hui la plus importante collection de la sculpture européenne, depuis Rodin jusqu'à nos jours, était né. Comme le dit éloquemment Zadkine, il « donne à l'amateur de sculpture une joie et un avantage rares » en permettant à une lumière évolutive « de découvrir le jeu tantôt allègre, tantôt pathétique des formes et des lignes ».

Transplanter une vingtaine des œuvres capitales du Middelheim dans un local clos a paru impensable aux promoteurs de l'exposition des communes belges qui

ont obtenu de la ville de Bruxelles l'autorisation, accordée avec enthousiasme, de disposer les statues du Musée anversoise dans le Parc de Bruxelles.

L'exposition se prolonge donc dans l'allée du Parc qui mène à l'entrée du Palais des Beaux-Arts.

Le choix des œuvres exposées est assez éclectique pour satisfaire les goûts de chacun. Là aussi, il est possible de parler d'écoles... Voici les maîtres de l'impressionnisme dans la plastique : Rodin avec « l'Age d'airain », Rik Wouters qui se révèle aussi grand sculpteur que peintre dans sa dyonisiaque « Vierge folle », Renoir qui ne devint sculpteur qu'à la fin de sa vie



IXELLES - Musée des Beaux-Arts : « La Maison rose » - Henri Edmond Cros - XIX<sup>e</sup> siècle. (Copyright A.C.L.)

et, en quelque sorte par personne interposée, puisque, paralysé par la maladie, il fit exécuter ses œuvres par le sculpteur Richard Guino à qui il indiquait les masses à équilibrer. La ressemblance de sa « Venus Victrix » avec les figures féminines des peintures du vieux maître de Cagnes est absolument étonnante.

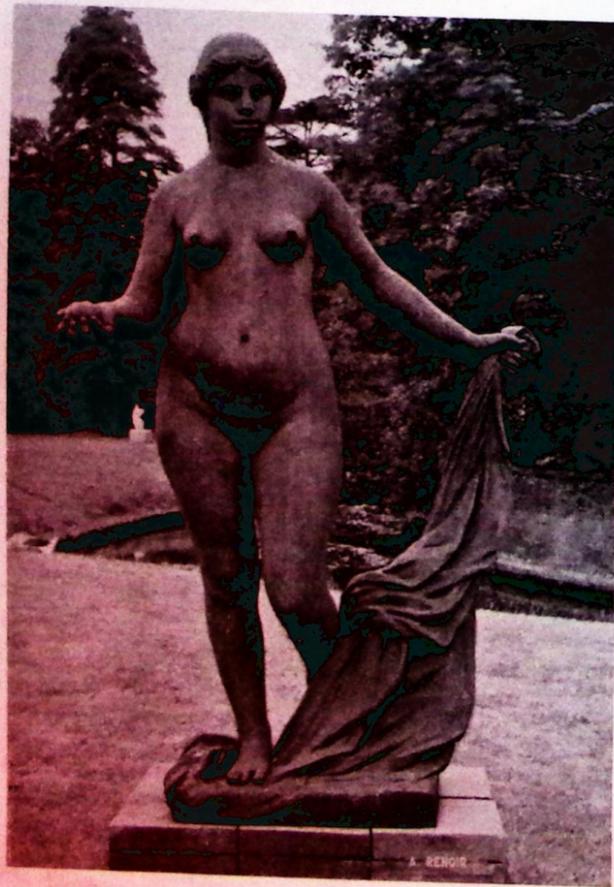
Le « Débardeur », empreint de noblesse, de Constantin Meunier, la calme et harmonieuse « Méditerranée » d'Aristide Maillol, le « Luco » de Charles Leplae voisin avec la solide et ronde « Niobé » du Tournaisien Gard et la « Sirène » de Puvrez.

Avec le « Grand Cheval » de Duchamp-Villon, nous sommes dans la sculpture se réclamant du cubisme,



IXELLES - Musée des Beaux-Arts : « L'Harmonium » - Louis Thévenet - XX<sup>e</sup> siècle. (Copyright A.C.L.)

IXELLES - Musée des Beaux-Arts : « Coin d'atelier » - « Venus victrix » - A. Renoir (XX<sup>e</sup> siècle).



mouvement dont le « Phoenix » du Russe Andriane et la « Lutte de Jacob avec l'Ange » de Jacques Lipchitz gardent des réminiscences.

Jean Arp cherche à atteindre dans son « Tronc d'arbre » une plastique presque géométrique.

L'Italien Fazzini a donné à sa « Sibilla » des formes étirées que l'on retrouve dans le « Saint François » de son compatriote Mascherini.

Le gracieux « Pas de danse » de Giacomo Manzu, la « Judith » de Marino Marini complètent le palmarès de la sculpture italienne à laquelle on peut aussi rattacher Alberto Giacometti, bien qu'il réside en France depuis plus de trente ans.

Comme Renoir et Wouters, Constant Permeke est à la fois peintre et sculpteur ; sa puissante personnalité s'affirme dans sa monumentale « Marie-Lou ».

Les visiteurs du Parc de Bruxelles retrouveront, certains avec plaisir, les autres avec la surprise que provoquent souvent les œuvres rompant avec les habitudes visuelles établies, les deux grandes figures assises comme au centre d'un univers de rêve : « Le Roi et la Reine » de Henry Moore, qu'ils ont probablement déjà vues, devant le pavillon britannique, à l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1958.

Au premier étage de la Taverne des Beaux-Arts est installée, pour la durée, de l'exposition « Gloires des Communes Belges », une « cafetaria » où sont diffusés des enregistrements d'airs locaux et folkloriques, dont certains, vieux de plusieurs siècles, sont pratiquement inconnus.

Chaque jeudi, un « concert de midi » est donné dans la « Rotonde » du Palais des Beaux-Arts par des ensembles instrumentaux et vocaux qui interprètent de la musique sacrée et profane, ancienne et moderne. On trouve notamment dans leurs programmes les noms de Johannes Ockeghem, Arnold de Lantins, Roland de Lassus, Josquin des Prez, Loëillet, Grétry, Peter Benoit, César Franck, Guillaume Lekeux, Auguste De Boeck, Paul Gilson, Lodewijk Mortelmans, Joseph Jongen et François Rasse.

Max SERVAIS,  
Commissaire de l'Exposition  
« Gloires des Communes  
Belges ».

## Pensée de Toussaint



(Photo de Sutter.)

Joseph DELMELLE

Novembre est de retour et le ciel, ce matin,  
Est de cendre au dessus des croix du cimetière.  
Partout, il vibre — ainsi qu'une obscure volière —  
Aux tintements cuivrés des cloches de Toussaint.

Les derniers dahlias, les premiers chrysanthèmes  
Etoilent les tombeaux de leurs pâles couleurs  
Et le lent peloton serré des visiteurs  
Tient à la fois du carnaval et du carême.

Morts qui donnez ce jour rendez-vous aux vivants,  
Ne méritez-vous pas amour et gratitude ?  
N'est-ce pas dans les rangs de votre multitude  
Que se trouvent ceux-là qui firent le Brabant ?

Vous dormez à présent dans le sein de la terre  
Mais les labours que vous avez ensemencés,  
Les villages bâtis par vous dans le passé,  
Leurs maisons, leurs châteaux et leurs beaux sanctuaires,

La province en entier, de l'un à l'autre bout,  
Ses plus humbles cités comme la ville immense  
Attestent à jamais qu'en dépit de l'absence  
Vous persistez, ô morts, à vivre parmi nous !

# Les cimetières brabançons

**L**ES morts, à la Toussaint, donnent partout rendez-vous aux vivants.

Aux premiers jours de novembre, par respect pour la tradition, chacun se rend au cimetière pour y fleurir la tombe des membres de sa famille partis pour le voyage sans retour. Beaucoup considèrent cette visite comme une corvée, comme une ennuyeuse obligation. Leur rappelant leurs fins dernières, les champs de repos ne les attirent pas et l'on comprend, certes, leur vague sentiment de répulsion. Mais les cimetières, par eux-mêmes, ne sont pas tristes bien qu'étant la matérialisation, pourrait-on dire, de la précarité de notre destin. Ceux que nous avons aimés y dorment de leur dernier sommeil à côté de dizaines, de centaines, de milliers d'inconnus nous ayant précédés sur cette terre qui leur doit d'être ce qu'elle est. En fait, nous vivons constamment avec les morts ou, du moins, avec une partie d'eux-mêmes, la meilleure peut-être, leur œuvre. Nos villes, avec leurs riches monuments, sont, en grande partie, issues de leur travail. Nos villages ont été élevés par des générations successives de disparus. Nos campagnes ont été labourées, ensemencées, moissonnées par leurs vieilles mains. Ils ont, patiemment, façonné le visage de cette province que nous aimons. Ils ont droit à notre affection, à notre reconnaissance. Et nous ne faisons que continuer leur labeur étalé sur les années et les siècles.

Bien plus émouvants que tristes sont donc nos cimetières qui, chacun, ont leur physiologie caractéristique. Ceux de nos villages ne sont pas ceux de nos villes. Resserrés bien souvent autour de l'église des baptêmes et des mariages, bien entretenus ou envahis par les herbes folles, jalonnés de croix

de bois, de fer forgé ou de pierre, ils sont intimes, humains, discrets. Parfois, un mausolée plus riche se dresse au milieu des stèles. C'est le tombeau d'une famille de fermiers cossus ou de bourgeois. « Toute la mentalité de la bourgade s'affirme en cet endroit solitaire, écrivait jadis Emile Magne. Car les serfs éternels du terroir y demeurent modestes et soumis sous la domination du hobereau endormi dans la pierre cependant que l'église, du haut de son campanile, conduit, au son des cloches, le sort du troupeau ».

Avec les années, l'aspect de nos cimetières de campagne — et de nos cimetières urbains — s'est quelque peu modifié et cette modification reflète les changements intervenus dans la vie sociale et l'évolution du goût. Les mausolées ostentatoires sont de plus en plus rares et le nivellement des classes est attesté par les tombes, plus simples, plus nues en général qu'auparavant, et moins ornées. D'autres matériaux sont utilisés : marbrite, pierre reconstituée, granito, etc. Il y aurait toute une étude à écrire sur l'esthétique de la tombe et du cimetière.

En ces premiers jours de novembre, parés de chrysanthèmes, les cimetières du Brabant nous attendent. Ils nous réservent maintes surprises. Des pages entières de l'histoire de notre province peuvent s'y lire au long des pierres gravées. Nous verrons, au cimetière de Jodoigne, le mausolée du « bey » Hector Defoer et nous évoquerons l'aventureuse carrière de cet enfant de la Hesbaye brabançonne qui s'en fut en Egypte et y joua un rôle considérable. Nous nous rendrons, et la 430 facilitera notre dessein, à Court-Saint-Etienne pour y voir ou y revoir le curieux tombeau de style hindou de la famille Goblet d'Alviella

*SAINT-GILLES - L'impressionnante et poignante figure précédant le cimetière.*  
(Photo de Sutter)



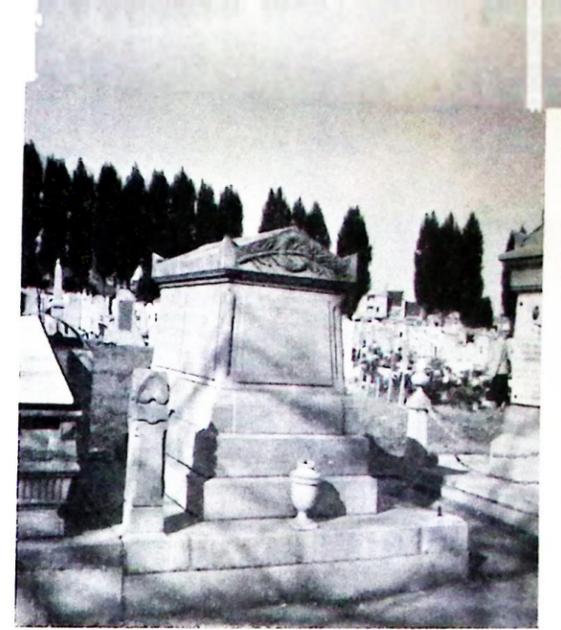
dont nous avons entretenu autrefois les lecteurs de cette revue. Nous nous rendrons au cimetière haut-perché de Bierges au-delà duquel nous irons voir la vieille et pittoresque cure. Nous nous arrêterons à Limal, à Limelette, à Bousval et nous revivrons, dans le vieux cimetière de Ways, la fin héroïque d'un des plus glorieux soldats de 1815. Nous ferons halte au Caillou, dont le verger sert de champ de repos à des combattants de la gigantesque mêlée. Tout, ici et dans les environs du champ de bataille, nous parle des soldats tombés lors de la dernière campagne napoléonienne. Les monuments qui s'élèvent en bordure du champ de bataille sont des haltes pour le souvenir. Et non loin, il y a l'église de Waterloo et ses plaques commémoratives puis, à proximité, dans un jardin, la tombe... de la jambe de Lord Uxbridge.

On organisera peut-être un jour — mais la chose est fort improbable — un circuit des cimetières brabançons. L'itinéraire, normalement, ne devrait pas se limiter aux seuls champs de repos proprement dits, aux anciens et aux nouveaux, à ceux dont nous avons déjà parlé et à maints autres. Il devrait comprendre un certain nombre de vieilles églises. On sait que celle de Grimde, près de Tirlemont, a été transformée en nécropole après la première guerre mondiale et que, dans les siècles passés, on enterrait fréquemment dans les églises. Ce genre d'inhumation, bien entendu, n'était réservé qu'aux grands de ce monde et aux ecclésiastiques. Dans la plupart de nos sanctuaires du passé, à Oisquercq, à Lennik et en bien d'autres lieux, on peut voir, ainsi, de magnifiques dalles funéraires voire, comme à Braine-le-Château et Beersel, de splendides « gisants ». A Louvain, l'église du grand béguinage de la rue des Moutons est pavée, en grande partie, de pierres tumulaires aux inscriptions partiellement ou totalement effacées. Combien de béguines, là-dessous, ne sont pas étendues pour l'éternité, dans l'attente que sonne la trompette de la résurrection ?

En est-il, en Brabant, de ces éloquents lieux de repos, églises et cimetières ? Toutefois, parmi ces derniers, il n'en est guère de plus intéressants que ceux de l'agglomération bruxelloise. Beaucoup d'entre eux nous sont familiers. Est-ce à dire qu'ils nous sont connus ? Dans certains d'entre eux, les richesses abondent, les tombes sont plus somptueuses que les autres, tant et si

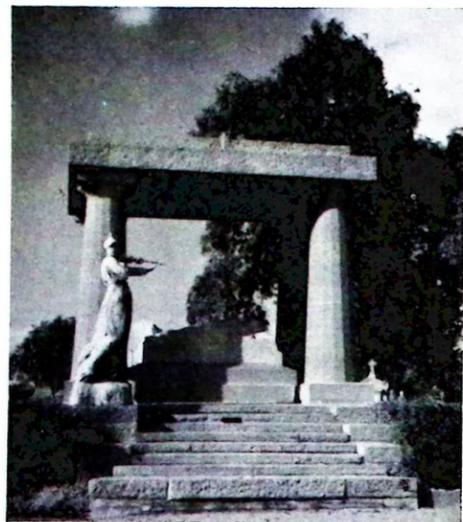
1. MOLENBEEK-ST-JEAN - Le peintre Eugène LAERMANS.
2. MOLENBEEK-ST-JEAN - Jean DUBRUCQ, promoteur de Bruxelles - Port de Mer.
3. JETTE - Ferdinand LENOIR.

(Photos de Sutter)





SCHAERBEEK - Gabrielle PETIT.



ST-JOSSE-TEN-NOODE -  
Charles ROGIER.

(Photos de Sutter)



IXELLES - Famille LANNOY.

l'attention des visiteurs. Des soldats de diverses nationalités, tombés au cours des deux guerres, reposent là côte à côte, fraternellement unis dans la mort comme ils l'ont été jadis au combat.

Bruxelles même, on le sait, a deux cimetières. L'un est situé sur le territoire d'Evere et l'autre à Laeken. Ils sont tous deux extrêmement intéressants et il est possible d'y passer de longues heures à interroger, en même temps que les tombes, le passé de la province et du pays.

Le cimetière situé à Evere est très vaste. Il compte plus de 8.000 concessions et près de 10.000 tombes temporaires. On peut y voir, entre autres monuments, le beau portique monumental de la pelouse d'honneur, en petit granit, le monument aux soldats anglais tombés sur le champ de bataille de Waterloo en 1815, celui aux combattants de 1830, celui aux Allemands morts chez nous en 1870, celui aux Français décédés dans les mêmes circonstances et celui aux pionniers du Congo. Les bourgmestres qui firent la grandeur de Bruxelles y reposent pour la plupart. Le tombeau d'Adolphe Max, au milieu du rond-point central, est entretenu avec un soin tout particulier. Si les monuments à De Brouckère et Anspach sont cossus, la tombe de Charles Buls, quant à elle, est très modeste et se trouve presque perdue à une des extrémités du cimetière. De nombreuses célébrités belges et étrangères voisinent, dans la mort, avec les grands bourgmestres du passé. Il y a là, notamment, Van Campenhout, l'auteur de « La Brabançonne », et Théodore Verhaegen, fondateur de l'Université libre de Bruxelles. Dorment également là,

de leur dernier sommeil, la petite filleule de Napoléon, Joséphine Napoléone de Montholont, née à Sainte-Hélène en 1818 et morte à Bruxelles l'année suivante, et le peintre Jacques-Louis David, restaurateur de l'école moderne de peinture en France et peintre attiré de l'Aigle, mort en exil à Bruxelles où il était arrivé le 27 janvier 1816.

Le cimetière de Laeken, qu'Adolphe Guerard — voici un siècle — appelait déjà « Le Père-Lachaise de Bruxelles », possède de nombreuses tombes ayant leur légende, leur histoire, leur culte. De ce champ de repos, les écrivains ont souvent parlé. Armand Sauvage, dans son premier livre : « Perspectives », publié en 1927, écrivait : « Le cimetière de Laeken respire la mort soignée. La discipline géométrique des caveaux, la monotonie des épitaphes, le tintement de la cloche, un peu étouffé dans son nid de lierre, le pas même des fossoyeurs, calculé et furtif, tout y dénote le respect de l'ordre voulu et à établir ». L'écrivain se doutait-il, alors, que c'est là que, trente-cinq ans plus tard, il prendrait son grand, son éternel repos ? Plus près de nous, dans un de ses charmants billets de « L'Eventail », Berthe Delépinne disait, du vieux cimetière de Laeken, qu'il est « romantique et feuillu et tout vibrant de l'envol des cloches de l'église voisine ». Cette église voisine où sont inhumés, dans une crypte, nos trois premiers rois...

Il y aurait énormément à écrire au sujet du cimetière de Laeken et la seule énumération de toutes les célébrités qui y reposent prendrait assurément de longues lignes. Citons seulement, au hasard, A. Jolly, Joseph

bien qu'ils constituent, multipliant parfois les œuvres d'art, de véritables musées en plein air. Nous pouvons y admirer les réalisations de quelques uns de nos plus talentueux sculpteurs et graveurs. Ici, c'est une statue, un buste et, là, un médaillon.

Voulez-vous que, rapidement, nous fassions le tour des principaux cimetières de l'agglomération bruxelloise ? Celui d'Uccle contient les tombes de plusieurs personnages célèbres et, œuvre du sculpteur Joseph Witterwulghe, le monument du musicologue Dewever. Celui de Saint-Gilles, au bout de l'avenue du Silence, est précédé d'une impressionnante et poignante figure, « grande œuvre où la pensée et l'exécution, a dit Georges-Marie Matthijs, s'équilibrent d'une façon parfaite ». Elle a été réalisée en 1897 par Julien Dillens, le sculpteur du mémorial t'Serclaes, qui repose, dans le dit cimetière, à l'ombre de deux grands arbres. Le cimetière d'Anderlecht, qui ne s'étendait à l'origine que sur 96 ares, couvre à présent plusieurs hectares. Il s'est substitué à celui qui, jadis, entourait la collégiale Saint-Pierre. Le cimetière de Molenbeek date de 1864 et a accueilli de nombreuses personnalités de chez nous dont le ministre Van Humbeek — qui fit partie, en 1878, du gouvernement de Frère-Orban —, plusieurs anciens bourgmestres de la commune, le romancier et critique d'art Sander Pierron, le peintre Eugène Laermans, Isidore Teirlinck et Jean Dubrucq, promoteur de Bruxelles-Port de Mer. Les champs de repos de Berchem-Sainte-Agathe et de Koekelberg ne sont pas éloignés l'un de l'autre. Le premier mérite plus d'at-

tention que le second. Celui de Ganshoren a gardé un air « suburbain ». Celui de Jette, boulevard de Smet de Nayer, contient le monument à Ferdinand Lenoir, œuvre de Mathieu Desmaré. Le cimetière de Schaerbeek — pourvu naguère d'un complément extramuros — garde les tombes de Gabrielle Petit et du poète flamand Emmanuel Hiel. Celui de Saint-Josse-ten-Noode permet de voir, outre un beau et sobre monument érigé en 1951 aux anciens combattants et victimes civiles de la guerre, le mausolée de Charles Rogier. Celui d'Etterbeek ne manque pas d'intérêt non plus mais le plus remarquable de tous ceux des différentes communes de l'agglomération est sans contredit celui d'Ixelles. La chapelle de la famille Lannoy, entièrement en granit noir, est la plus impressionnante mais la tombe la plus recherchée, de nos jours encore, est celle du fameux général Boulanger qui se suicida, en 1891, sur la tombe de son amie Marguerite de Bonnemain. La tragique histoire des amants désunis par la mort continue à apitoyer les cœurs sensibles. Mais, outre ces monuments, le cimetière d'Ixelles montre maintes tombes dans la pierre desquelles sont gravés des noms illustres : Camille Lemonnier, Elisée Reclus, Gilla Laza (fondateur du théâtre Molière), le général Leman, Charles De Coster, Léon Dommartin (Jean d'Ardenne), Paul Hymans, Maurice Hennequin, Eugène Isaye, Valère Gille, G. des Marez, les frères Chainaye, Constantin Meunier, Paul Lauters, les généraux Biebuyck, Gungueluph et Six, etc. Aux premiers jours de Toussaint, le spectacle de la pelouse d'honneur, abondamment fleurie, requiert invariablement

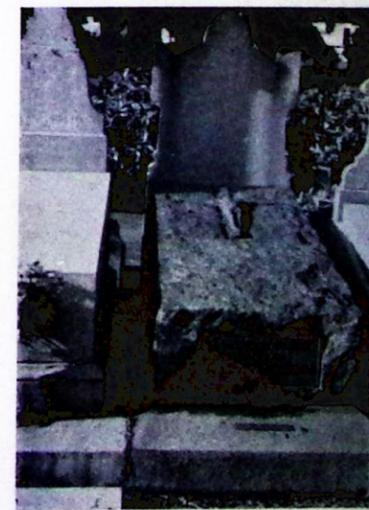
IXELLES -  
Camille LEMONNIER.



IXELLES -  
G. DES MAREZ.  
(Photos de Sutter)



IXELLES -  
Constantin MEUNIER.



**IXELLES -**  
La pelouse d'honneur  
où reposent  
des soldats de diverses  
nationalités tombés  
au cours  
des deux guerres.  
(Photo de Sutter)



Vanderlinden, Paul Devaux, Rouppe, Jules Van Praet, Marie Pleyel, Charles de Bériot et La Malibran, son épouse, François-Joseph Navez, Portaels, Poelaert, Paul Devigne, Edmond Picard, Iwan Gilkin, Fernand Séverin, Emile Bockstaël, le colonel Stinglhamber, Jean-François-Edouard de Biefve, Jef Dillen (dont la tombe est surmontée d'une œuvre authentique de Rodin : « Le Penseur »), Ferdinand Nicolay (statue par Frai-

kin), Jules-Emile Strauwen, le baron de Reiffenberg, etc. Le petit Charles-Louis, un enfant que l'infante d'Espagne Isabelle-Fernande de Bourbon eut de son professeur et amant le comte Ignace de Gurowski, y est enterré de même que Napoléone Masséna, fille du célèbre Maréchal de l'Empire, et Chrétien-Frédéric-Arthur, baron d'Eppinghoven et maréchal de la Cour du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, fils naturel du roi Léopold I<sup>er</sup> et de la fille du major Claret.

Parmi toutes les tombes de Laeken, celle qui exerce le plus d'attrait sur les visiteurs est celle élevée à la mémoire de Maria-Félicia-Garcia Malibran de Bériot, dite La Malibran, être brillant devenu personnage de légende. On a élevé, sur le lieu où son corps a été inhumé, une chapelle monumentale fermée par une porte de bronze à rinceaux ajourés. A travers cette grille, sous une belle statue due au ciseau de Geefs (en marbre blanc), se lit l'hommage versifié de Lamartine :

Beauté, génie, amour furent son nom de femme  
Ecrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix.  
Sous trois formes au ciel appartenait cette âme,  
Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois !

Autre raison d'intérêt : le chœur, en gothique primitif, de l'ancienne église de Laeken s'érigeant entouré des tombes ! Le sanctuaire dont il faisait partie avait été édifié vers la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle. En 1871, l'église fut désaffectée et aurait sans doute disparu sous la pioche des démolisseurs si quelques amateurs de vieil-

**LAEKEN - Jef DILLEN,**  
dont la tombe  
est surmontée d'une  
œuvre authentique  
de Rodin : « Le Penseur ».  
(Photo de Sutter)



les pierres n'avaient opportunément élevé la voix. Après de longues années de discussion, en 1904, afin de donner satisfaction aux archéologues récalcitrants, on décida finalement d'en laisser subsister le chœur qui reste ainsi comme un témoin du passé parmi les ombres d'autrefois. Composé de deux travées et d'une abside à deux pans, gardant deux anciennes pierres tombales, il est de belles proportions. On en admirera le porche surmonté de blasons couronnés.

On pourrait prolonger la promenade et, du cimetière de Laeken, gagner la Place des Martyrs, ce « cimetière patriotique » — selon l'expression d'Adolphe Guérard, déjà cité — où furent enterrés, après les journées de 1830, les « braves qui succombèrent pour l'indépendance nationale ».

Le « cimetière patriotique » de la Place des Martyrs est le seul existant dans l'enceinte même de la ville-capitale. Autrefois, Bruxelles compta, à l'intérieur de ses remparts, s'ouvrant parmi ses quartiers les plus populeux, plusieurs cimetières. Il y en eut un près de Sainte-Gudule, désaffecté dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lors de son séjour à Bruxelles, le pape Innocent III, forcé de quitter Rome par son compétiteur Pierre de Léon — ou Anaclet —, logea dans une maison appartenant au chapitre de Sainte-Gudule faisant face à ce champ de repos. Il y eut un autre cimetière au Petit-Sablon qui, lui aussi, disparut tout au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle après que certaines inhumations eussent donné lieu à de violentes scènes de protestation.

En fait, il y eut jadis, dans maints quartiers aujourd'hui bien vivants, des cimetières dont seuls quelques anciens documents et quelques livres écornés nous gardent le souvenir. Il y eut un cimetière au Quartier-Léopold. Il y en eut un rue des Quatre-Vents, à Molenbeek. Il y en eut un autour de l'ancienne église de Sainte-Josseten-Noode, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la construction d'allure rubénienne de Van Ysendyck, et il y en eut un autre, réservé aux protestants, à hauteur de la rue Wauwermans, chaussée de Louvain. Ainsi, sans le savoir, déambulant dans la grande ville, nous marchons sur les restes des anciennes générations, sur une poussière de cendres et d'ossements. Ainsi, disparus quoique toujours présents, les morts sont toujours là et tout ce qui nous entoure nous parle d'eux sans qui, répétons-le une fois encore, le décor de notre existence ne serait pas ce qu'il est.

Joseph DELMELLE

**EVERE -**  
Charles BULS.



**EVERE -**  
Théodore VERHAEGEN

**LAEKEN -**  
Le peintre PORTAELS.



(Photos de Sutter.)

# PERENNITE DE BRUXELLES

**A**VEZ-VOUS réfléchi déjà à l'origine du nom de notre bonne vieille ville née — vraisemblablement — au VI<sup>ème</sup> siècle ?

De savants historiens, tels : le vicomte Charles Terlin-den, Henne et Wauters, G. Des Marez, Paul Bonenfant, nous apprennent que, dans le haut moyen âge, à l'époque des invasions, des êtres humains recherchant la sécurité choisirent une île marécageuse, dans un site désolé, située à l'abri des convoitises d'autrui. Ils s'y fixèrent et lui donnèrent peut-être le nom de BRUOCSELE, ou BRUOCSELLA (« l'habitation dans les marais » ou « résidence des marais »).

L'île devint, plus tard, l'île de Saint-Géry et le berceau de notre ville actuelle. La légende veut que ce soit à partir du moment où l'Evêque de Cambrai, Gauderic ou Géry, vint y prêcher l'Evangile à la fin du VI<sup>ème</sup> siècle... ?

Cependant, d'autres auteurs anciens et modernes ont relevé, au cours des siècles, des graphies différentes.

Eugène DE SEYN, dans la troisième édition de son Dictionnaire Historique et Géographique des Communes Belges, donne :

- BROCELA (en 794)
- BRUOBSELA (en 844)
- BRUOCSELLA (dans un diplôme délivré, en 966, par Otton 1<sup>er</sup>)
- BRUSOLA (Meyer, en 974, dans ses « Annales de Flandre »)
- BRUOBSELE et BROBSELA (en 976)
- BRUSELE (en 1107)
- BROSELLA (en 1108)
- BRUXELLE (en 1159)
- BRUCKSELE (en 1159)
- BRUCSELLE (en 1251)
- BROUXELLE (en 1299)
- BRUESELE (en 1302)
- BRUESEL (marque des imagiers brabançons (dit L. Quiévreux) apposée sur leurs retables de bois sculpté au début du XVI<sup>e</sup> s.)
- BROUCKZELE (en 1560) etc...

Il se peut que la graphie de BRUXELLES soit tirée de « broussailles » (« Délices des Pays-Bas », T. 1, p. 192, édition de 1769) : « ... qui couvraient auparavant le lieu où la ville a été bâtie, ce terrain ayant certainement été occupé par la forêt de Soigne qui s'étendait, autrefois, jusqu'au bord de la Senne. »

Qui dit île, dit pont. — « Brughe » en flamand signifie « pont ».

Certains auteurs supposent que l'endroit a pris ce nom car : « ... les premières maisons de Bruxelles furent bâties auprès du pont qui avoit été jetté sur la Senne

» à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui : « Borgval », » près de l'Eglise de Saint-Géry... ».

D'aucuns croient que le nom ancien était BROECKSEL ou BY-RUISSEL : « ... à cause des marais, des étangs et des ruisseaux nombreux qui se trouvent dans ses environs et qui occupoient, autrefois, une partie du terrain de cette ville... » (Abbé Mann, en 1685).

D'après le professeur Van Loey (dans une publication de la Commission Royale de Toponymie) les diverses graphies s'expliquent de la manière suivante :

- a) d'après des pièces établies à Bruxelles :
  - 1) formes latines : BRUOCSELLA ; BRUOCA (sur des jetons frappés vers 1035 par le Chapitre de Sainte-Gudule) ; BRUSSELA, BRUXELLA, etc.
  - 2) formes néerlandaises : BRUSELE (1277) ; BRUCELE (1291) ; BRUSSELLE (1328), etc.
- b) de source wallonne : BROUSSELE ; BROUXELLE ; BROUXCELLE, etc.

D'après CARNOY (Origine des noms de lieux des environs de Bruxelles) :

« ... En 1107 on lit BRUSCELLA. Il est donc évident que l'orthographe française BRUXELLES correspond à la prononciation médiévale, tandis que la forme flamande BRUSSEL est le résultat de l'amenuisement du K devant la lettre S. ».

Louis Quiévreux rapporte qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, Racine écrivait BRUCELLES.

\* \* \*

Les interprétations sont aussi nombreuses que valables.

Quoi qu'il en soit, depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle le graphisme actuel a été adopté définitivement. C'est ce qui ressort de la lecture de la « Description Historique du Duché de Brabant », éditée à Bruxelles en 1756 :

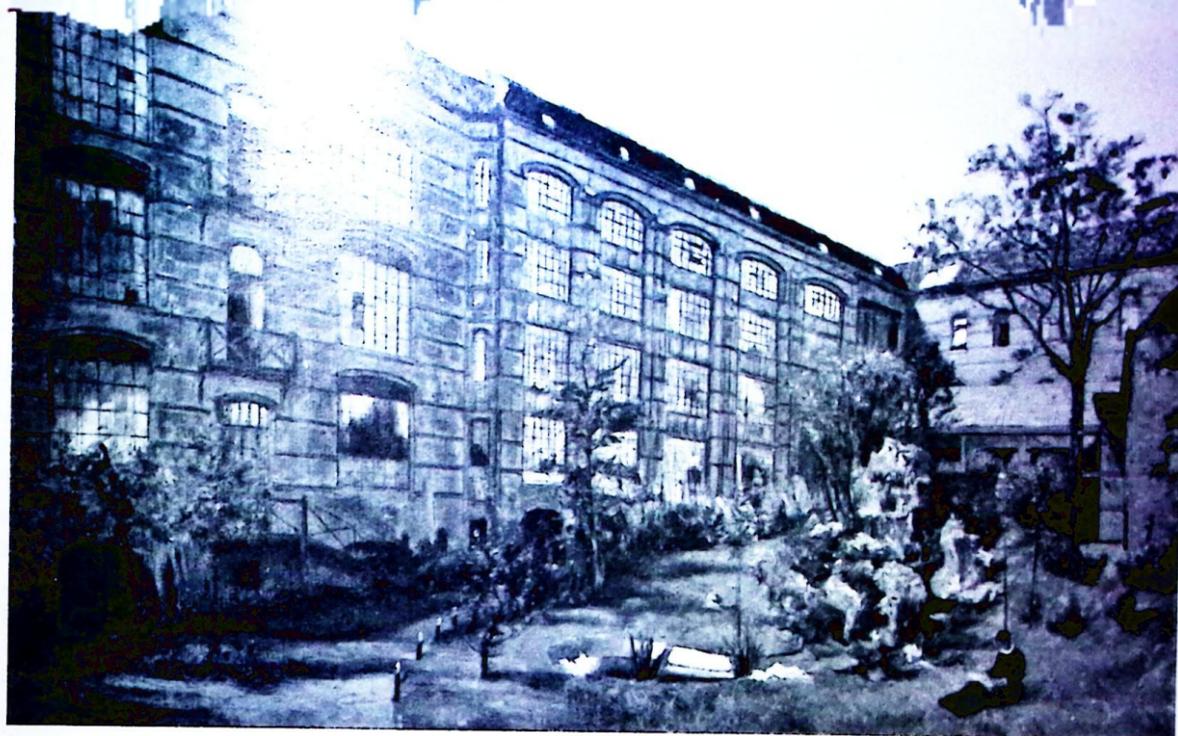
« ... quelques anciens auteurs latins la nomment BROSELLA ou BRUSELLA ; aujourd'hui elle est connue sous le nom de : BRUSSELLES ou BRUXELLES (en 1756). »

\* \* \*

Tant de siècles, tant d'événements et de gloire sont personnifiés par les armoiries de la Ville :

« de gueules, au Saint Michel d'or terrassant le démon, de sable ; l'écusson timbré d'une couronne de comte. Supports : deux lions d'or, portant chacun une bannière dont les traves de même, sont passées en sautoir derrière l'écu ; celle de dextre, aux armes de Brabant, celle de sénestre, aux armes de l'écu, le tout reposant sur un tertre de sinople ».

G.C. HEMELEERS



Vue des établissements Mommen. (Tableau de Henri Vander Hecht - Photo de Sutter)

## ETABLISSEMENTS MOMMEN

(suite)

**I**L y eut, si l'on peut dire, deux vagues, deux générations d'artistes qui fréquentèrent les Etablissements Mommen, autrement qu'en simples clients. Aucune solution de continuité entre les deux. Ce fut comme dans une grande famille où les places laissées vides par les disparus sont occupées aussitôt par les cadets. L'âge moyen fait le trait d'union.

Ici, c'est Félix Mommen entouré des siens, qui forme la base de ce foyer d'art. C'est à dessein que nous avons écarté le mot « cénacle » venu d'abord tout naturellement sous la plume. Qui dit cénacle, dit clan et parti pris, ostracisme pour tout ce qui ne répond pas complètement aux impératifs de la maison. Les Etablissements Mommen ne prononcèrent jamais — et c'est tout à leur honneur — aucune exclusive. Les tendances les plus diverses s'y retrouvaient, s'y confrontaient. Des Picard, des Danse, des Verhaeren palabraient, discutaient, comparaient.

Aucune coupure nette, disions-nous, entre les deux générations. Pourtant, à regarder les choses avec un

recul de quelque 80 années, on voit un premier groupe ; une figure s'en détache, importante, faisant autorité : Jean Portaels. Le maître eut son atelier dans l'immeuble Mommen et y fit son cours avant d'être nommé directeur de l'Académie. Quel chef de file et quel maître ! Les noms de ses disciples sont nombreux ; ils sont célèbres. Quelques-uns au hasard suffiront à étayer cette assertion : Edouard Agneessens, Emile Wauters, Léon Frédéric, Isidore Verheyden, Guillaume Van Strydonck, Xavier Mellery.

Portaels fut non seulement un locataire, mais un fervent ami des Mommen. Dans ses vieux jours, il devint l'hôte du jeudi chez le fils aîné, Joseph, récemment marié à Marguerite Ithier, excellente artiste elle-même. Lorsque le repas s'achevait, le jeune ménage proposait toujours à son hôte le jeu des cinq points. Dés ? Cartes ? Ni l'un, ni l'autre. Joseph Mommen ou sa femme prenaient une grande feuille, y marquaient cinq points en disposition variée. Le papier était ensuite remis à Portaels qui, en un tournemain, partant de ces élé-



Dessins réalisés par J. Portaels au départ de cinq points en disposition variée.  
(Photos de Sutter)



ments ténus, créait toute une mise en page avec décors, personnages, costumes. Jamais il ne fut pris de court. Le jeune couple s'amusait fort à disposer des points pour en faire des sortes de traquenards, mais chaque fois l'imagination débordante et le métier très sûr de l'artiste triomphaient des difficultés ; la petite séance se terminait en joyeux éclats de rire et en promesse de recommencer la semaine suivante.

Nous avons rencontré récemment un artiste ostendais, portraitiste renommé, fixé à Bruxelles depuis bien des lustres et qui fut élève de Portaels dans les derniers mois de sa vie. C'est dire que notre informateur n'a plus 20 ans, mais il a l'esprit vif et une mémoire fidèle. Fier de ses 86 ans, Emile Bulcke a bien voulu ouvrir pour nous une partie de ses trésors, évoquer quelques souvenirs. Il se rappelle le maître, déjà touché par la maladie, mais qui, plein de vaillance, faisait encore son cours à l'Académie. Ses élèves le soutenaient, le conduisaient d'un chevalet à l'autre. Il n'avait rien perdu de sa verdeur d'esprit ; ses jugements restaient nets, précis et catégoriques ; ses conseils étaient fermes.

Emile Bulcke qui fut une des chevilles ouvrières d'Ostende - Centre d'Art, a évoqué aussi un autre peintre qu'il a connu dans sa prime jeunesse et qui fut un locataire des Etablissements Mommen, durant son séjour dans la capitale ; il s'agit de Louis Artan (qui s'appelait en réalité, Artan de Saint-Martin), né à La Haye de parents belges. Descendant de toute une lignée de militaires, il fut d'abord destiné à la carrière des armes, mais il bifurqua bientôt et se lança dans la peinture. Après avoir reçu les enseignements d'Edouard Delvaux à Spa, il fut attiré par Paris et fréquenta les jeunes talents de l'époque, les Courbet, les Corot. Un voyage en Bretagne

fit éclore son amour définitif et total de la mer. Personne ne sut la rendre comme lui. Malheureusement, cet amant passionné de l'océan avait une horreur instinctive et formelle de l'eau en tant que breuvage. Il préférait la dive bouteille et le plus clair de ses gains y passait. Pendant son séjour chez Mommen, les quittances de loyer, de toiles et de couleurs s'amoncelaient et lorsque le compte prenait des proportions trop effarantes, le peintre s'en tirait en abandonnant quelque toile à son propriétaire et fournisseur indulgent.

Mais ce n'est pas à Bruxelles qu'Emile Bulcke adolescent, a connu Artan ; c'est à la côte, que l'artiste parcourait sans cesse de la frontière hollandaise à la frontière française.

La Panne était alors un bourg perdu dans les sables ; il comprenait quelques bicoques de pêcheurs disséminées par les dunes. Artan s'était aménagé une sorte de cabane sur pilotis, dont il avait fait son atelier. A marée haute, les vagues déferlantes passaient sous cet observatoire improvisé. Là, Artan était en pleine action, il voyait, il sentait la mer ; elle battait sa frêle demeure posée là comme une barque

échouée. Sans se lasser, il en reproduisait les aspects les plus divers, avec une vérité totale, inconnue jusqu'à lui.

Hélas ! la boisson vidait son escarcelle et plus d'un Furnois aisé obtint un « Artan » pour un dîner bien arrosé, parfois même pour quelques verres de ce breuvage trop aimé du peintre.

\* \* \*

Dans cette première « fournée » des Etablissements Mommen, bien d'autres visages encore se pressent.

Xavier Mellery, élève de Portaels, fut un des premiers à fréquenter la rue de la Charité. On sait qu'il collabora à la décoration du Square du Petit Sablon.

Un jour qu'il se trouvait chez Mommen, il fut inspiré par une des fillettes, la petite Marie, qui tenait une orange. Connue sous le nom de « L'Enfant à l'Orange », cette œuvre échut à une des descendantes de Félix Mommen, qui épousa Oroszco-Muñoz, Conservateur du Musée de Mexico. Devenue veuve, elle succéda à son mari et fit don au musée de cette toile de Mellery.

Edouard Agneessens était un intime ; il fit le portrait des jumeaux Hippolyte et Eugène Mommen, tableau qui se trouve au Musée de Bruxelles.

Elèves aussi de Portaels, les frères David et Pierre Oyens, habitaient un immeuble proche, rue de la Charité, 15, mais ils avaient leur atelier chez Mommen. Ces deux Hollandais, transplantés à Bruxelles, étaient des spécialistes du portrait, des natures mortes et des petites scènes familiales.

Emile Wauters que beaucoup considéraient comme un des meilleurs, sinon le meilleur portraitiste belge, eut son atelier chez Mommen, avant d'aller se fixer à Paris.

On vit aussi passer le menton volontaire de Lemayeur, la silhouette fine d'Eugène Smits qui peut-être rêvait déjà à sa Ronde des Saisons.

Lucien Frank qui habitait rue des Moissons montait aussi vers la rue de la Charité ; les habitants connaissaient bien son personnage un peu lourd, ses cheveux noirs, sa barbe en collier et sa moustache tombante.

Peintre surtout de paysages et de marines, il était l'homme du grand air.

Félicien Rops prit, un moment donné, une place importante dans la maison. Il avait épousé une demoiselle Nys, dont les parents faisaient l'impression de gravures. Le genre avait la grande vogue. Rops proposa à Mommen une association avec les Nys, se ré-



« L'Enfant à l'Orange » de Xavier Mellery, élève de Portaels.  
(Photo de Sutter)

servant d'organiser un cours pour candidats graveurs, rue de la Charité. L'affaire dut être assez poussée, puisque dans les archives de Pierre Mommen se trouve une gravure de Félicien Rops qui était destinée à lancer l'entreprise ; elle porte les noms de Mommen et de Nys. Le projet tourna court ; les descendants actuels en ignorent la raison.



« Le gourmet » par David Teniers.  
(Photo de Sutter)

lente chevelure un peu hirsute, contrastait avec celui d'un autre maître du ciseau et de l'ébauchoir, Pierre Charles Vanderstappen, qui était né à Saint-Josse-ten-Noode en 1843. Il eut non seulement son atelier, mais il habita rue de la Charité. De taille moyenne, assez trapu, il promenait à travers les groupes son éternel pince-nez et son regard de myope.

\* \* \*

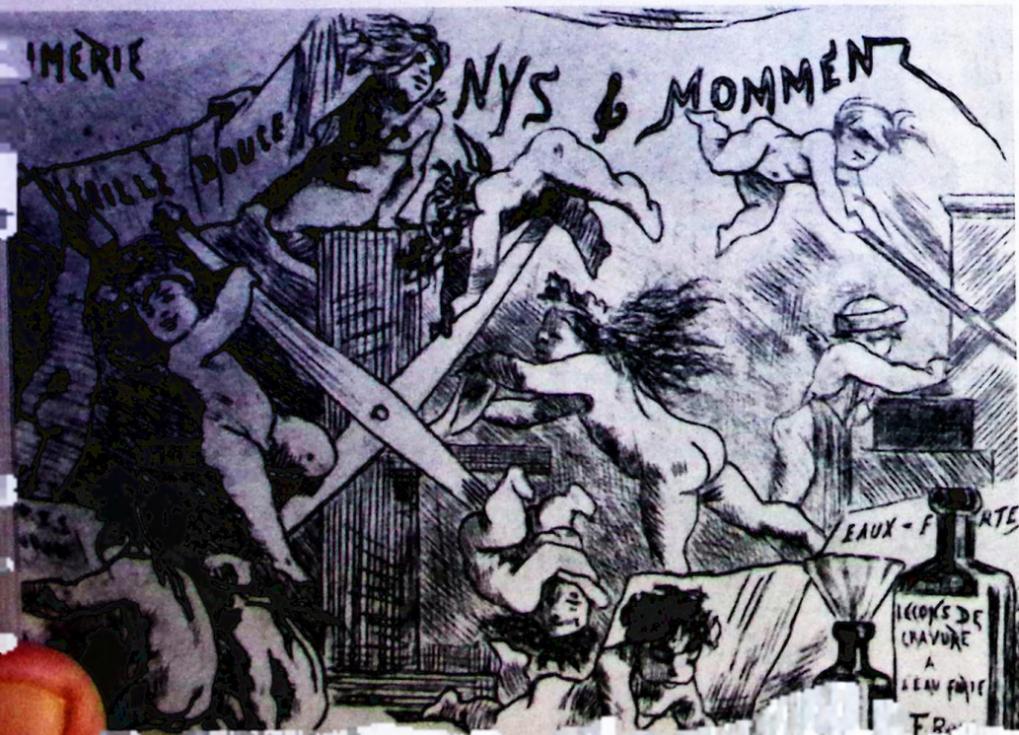
Dans cette première « vague » d'artistes qui furent clients,

amis ou locataires de Félix Mommen, bien d'autres noms pourraient être cités probablement, mais aucune liste systématique n'en a été dressée. Seuls des souvenirs personnels peuvent évoquer ces peintres, ces sculpteurs qui, à la fin du siècle dernier, firent honneur à notre patrie.

On pourrait retenir encore Edgard Seligman, Guillaume Van Strydonck qui passa comme un météore, entre mai et octobre 1886, Isidore Verheyden et Henri Belis ; ce dernier avait son atelier chez Mommen et y donnait des leçons particulières. Il eut une certaine influence sur les destinées de la famille ; en effet, Marguerite Ithier était une de ses élèves ; c'est chez lui que Joseph Mommen la rencontra ; il s'éprit de cette très jolie fille qui devint sa femme. Pendant de longues années, le couple Mommen-Ithier devait poursuivre les traditions d'art et d'hospitalité du « père ». (à suivre)

Yvonne du JACQUIER,  
archiviste communale de  
Saint-Josse-ten-Noode

Gravure de Félicien Rops destinée  
à lancer l'entreprise Mommen-Nijs.  
(Photo de Sutter)

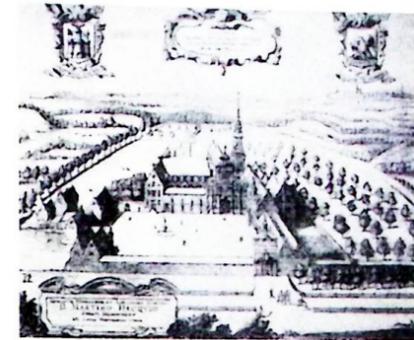


Personnalité pleine de pittoresque, le peintre animalier Henriette Ronner hébergeait dans son atelier, jusqu'à 20 chats dont les miaulements formaient des chœurs étonnants.

Dans tout ce monde qui maniait le pinceau, la palette, les sculpteurs ont leur place aussi. Constantin Meunier était un familier ; les creux et les moules de son Monument au Travail furent entreposés, pendant 30 ans, rue de la Charité. Sculpteur passé à la peinture, Constantin Meunier devait revenir à ses premières amours et y donner toute sa mesure. Son visage fin, sous l'opu-



Au XVIème siècle, d'après  
J.-B. Gramaye.



Au XVIIème siècle, d'après  
Sanderus.  
(Photo Thill)



Au XVIIIème siècle, d'après  
Sanderus.

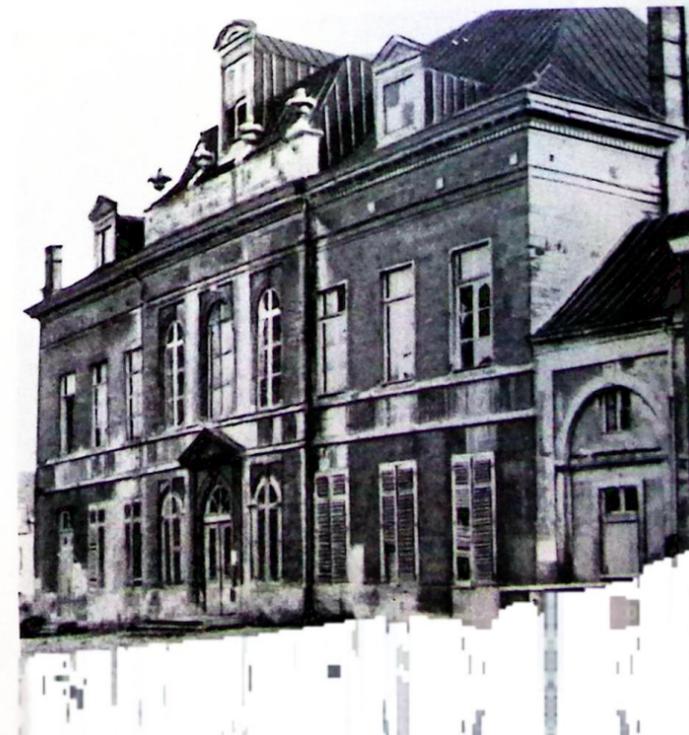
## L'ABBAYE DE DIELEGEM

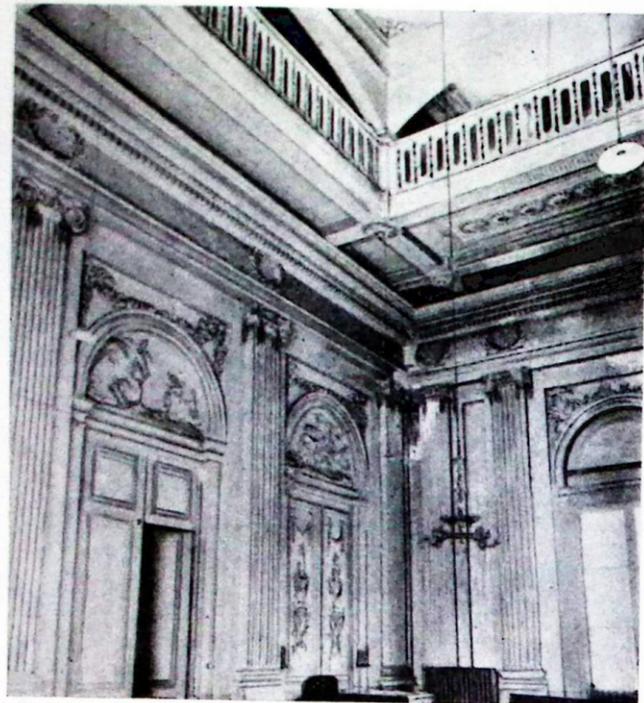
A quelque distance du plateau du Heysel où s'est épanouie l'Exposition de 1958, le long de la chaussée de Dielegem, se dressent les restes d'une vénérable construction d'époque Louis XVI et qui fut le palais abbatial de Dielegem. Une façade en pierres blanches, aux lignes sobres, que nul artifice ne complique. Les saisons y ont mis leur patine. C'est tout ce qui demeure aujourd'hui d'une de nos plus rayonnantes abbayes brabançonnaises d'autrefois.

Il faut remonter aux années franques pour entamer son histoire. A ce moment, s'élevait déjà en cet endroit l'une ou l'autre demeure remplaçant d'ailleurs quelques villas romaines. Vers 606, vinrent des moines bénédictins, amenés par saint Amand, l'apôtre des Flandres. Une abbaye fut construite, en solides briques du pays. A 400 ans de là — nous sommes en 1095 — Honulphe, seigneur de Wolverteem et de Jette, flanque les bâtiments d'un bel oratoire roman dédié à la Vierge et à saint Jean l'Évangéliste. Des chanoines réguliers de saint Augustin prennent alors la place des Bénédictins. Mais, à leur tour, un demi-siècle plus tard, les Augustins sont remplacés par les Prémontrés : quatre soutanes blanches arrivent de l'abbaye norbertine de Tronchiennes, auxquelles s'en ajoutent quatre autres, arrivées en ligne droite de l'abbaye proche de Grimbergen. Le nouveau noyau prend, sur ces hauteurs, sa forme bien personnelle.

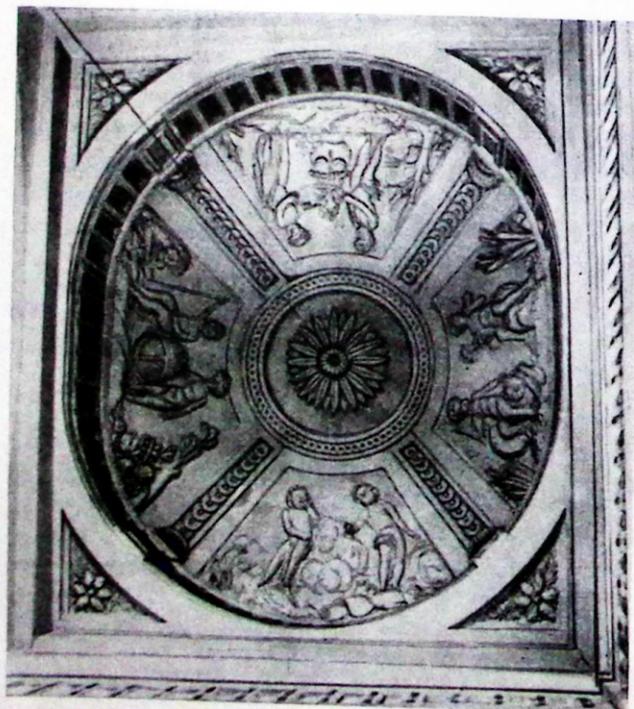
Au XXème siècle !!... (Photo de Sutter)

Or, il faut vivre. Ce n'est pas aisé, en ces années où les charges sont lourdes pour les communautés naissantes. Aussi, afin de « tenir », les fils de saint Norbert sont-ils aidés tout d'abord par le seigneur Honulphe que j'ai déjà cité, puis par Godefroid III, duc de Brabant, enfin par le chevalier Olivier, seigneur de Zottegem et Wolverteem. Toutefois, le plus généreux de ces bienfaiteurs est, en 1228, Guillaume de Diedligem (ainsi s'orthographie, à cette époque, le nom de la localité). Aux dires de la comtesse Alfred d'Ansembourg, Guillaume lègue toutes ses possessions à l'abbaye « qui vit ainsi se constituer la majeure partie de son domaine foncier ».





JETTE - Ancienne abbaye de Dielegem : intérieur (Louis XVI) de la grande salle de la prélatrice qui est surmontée de la coupole ci-dessous. (Photo Thill)



Dès lors, les moines sont bien établis. Il faut leur donner une devise à la demeure. C'est facile et suffit de faire jouer l'assonance du nom du lieu — Dielegem — avec le premier mot du psaume Diligam Te, Domine (Je T'aimerai, Seigneur)...

Précisons que l'existence des religieux ne se cantonne pas dans les limites du cloître. Les chanoines desservent, en effet, les paroisses environnantes de Jette et Ganshoren. Ils poussent même jusqu'à Neder-Over-Heembeek et Wolvertem, tandis que leurs confrères, restés à l'abbaye, chantent le chœur, se livrent à l'étude, confèrent les sacrements et accueillent — en les soulageant — toutes les misères qui se présentent à eux. Cette paix et ce dévouement s'interrompent en 1483 : les communes flamandes se lèvent contre l'archiduc Maximilien d'Autriche. C'est la guerre civile. Dielegem n'échappe point au carnage. Quand les moines reviennent chez eux, ils doivent rebâtir une bonne partie de leurs murs.

Un nouvel orage éclate en 1578 : les Gueux, cette fois, sont là, en troupe déchaînée, qui vocifèrent contre les Pères. Une nouvelle fois, ceux-ci doivent fuir. Au retour, après sept années, ils trouvent les édifices conventuels en ruines. Tout est à reconstruire. Et on en profite pour remplacer ce qui reste de l'église romane primitive par un sanctuaire plus vaste, en style baroque.

Avec les années, la renommée de ce foyer spirituel, revenu à la vie, ne cesse de s'étendre. Le site, d'où l'on jouit d'un large panorama sur Bruxelles, ajoute à la réputation de salubrité, en sorte qu'il se passe parfois une année entière sans que les moines aient besoin du médecin. Le parc est planté d'arbres aux essences rares. La bibliothèque est remarquable par ses collections et ses livres parmi lesquels on admire un psautier aux pages bien conservées où saint Louis, roi de France, apprit à lire...

Mais voici qu'une troisième tourmente va déferler sur l'abbaye. Par décret du 10 novembre 1796, les révolutionnaires français dispersent purement et simplement la communauté et mettent à l'encan l'ensemble des bâtiments. Sans hésiter, on rase église, cloître, bibliothèque, réfectoire, infirmerie, quartier des hôtes. Seuls échappent à la destruction des vandaes le palais de l'abbé (ou prélatrice), datant de 1775, et les communs.

Après un certain temps, la prélatrice est transformée en maison de campagne, comme il en existe un certain nombre aux environs de Bruxelles, agréable à souhait avec les arbres de son parc, ses pelouses, ses allées sinueuses. Divers particuliers se succèdent là. Le dernier en date est M. Capart qui, après dix-huit ans de séjour, met, en 1913, la propriété à la disposition des Jésuites portugais du Collège de Compolide, exilés de leur pays, trois ans plus tôt. En 1919, l'édifice est loué aux Hospices de la Ville de Bruxelles qui y placent des enfants débiles. Les locaux sont transformés en classes

et en dortoirs, ce qui n'améliore pas leur sort. Un peu plus tard, une Société immobilière acquiert l'ancienne prélatrice, n'hésitant pas à abattre le beau portail en style baroque du dix-huitième siècle et les communs. Le parc est bientôt morcelé. En 1929, l'autorité diocésaine de Malines a la bonne fortune d'ériger Dielegem en chapellenie et bientôt en paroisse, utilisant les salles de l'ancienne résidence abbatiale pour y célébrer le culte et y loger le desservant. Enfin, le 27 janvier 1950, la commune de Jette achète l'édifice qui, sur le rapport de la Commission royale des Monuments et des Sites, est classé. Mais, par la suite, aucune remise en état n'est entreprise et la Commission revient sur sa décision. Tout récemment, des interventions nombreuses se sont fait jour pour restaurer la Prélatrice. Aussi la commune de Jette songe-t-elle à entreprendre des travaux utiles de remise en état. Ces travaux valent la peine. Dans le vestibule d'entrée s'amorce un bel

escalier, d'époque Louis XVI, en bois tendre. A l'étage, une magnifique pièce rectangulaire à six portes décorées de motifs sculptés, surmontées de bas-reliefs représentant les quatre saisons, ainsi que l'agriculture et la chasse. Cette salle contient aussi seize grands pilastres ioniques aux chapiteaux en bois sculpté. L'ensemble est dominé par une admirable coupole composée de quatre bas-reliefs : la terre, l'eau, l'air et le feu.

J'en ai dit assez pour montrer que les restes de l'abbaye de Dielegem — si longtemps victime des intempéries des saisons et de l'abandon des hommes — contient encore des richesses. Il serait infiniment regrettable que celles-ci aillent à vau l'eau. Les amis des beaux vestiges du passé en notre Brabant, se réjouiront d'apprendre que les abords de Bruxelles s'ornent d'une nouvelle « pièce » de valeur, qui ajoutera à son prestige artistique déjà considérable.

Raymond POREYE



JETTE - Statue de Notre-Dame de Dielegem, attribuée à Faider. (Photo Thill)



Pierre tombale, en style ogival, d'un Prélat de l'abbaye de Dielegem, mise à jour en 1935. (Photo Thill)

## A Keerbergen, Tremelo et environs

AMI touriste, qui désirez passer une vraie journée de détente dans un site reposant et vivifiant tout à la fois, nous vous proposons une excursion à Keerbergen et aux environs. Vous vous complairez dans cette jolie région, vaste zone sablonneuse plantée de sapinières et de bouleaux. Ce coin de Campine, sis à cinq lieues de la capitale, témoigne de l'extrême variété du tourisme en Brabant. La région est d'ailleurs desservie par d'excellentes routes et par plusieurs lignes d'autobus rapides dont l'une part du centre de Bruxelles. Les touristes peuvent également disposer d'un champ d'aviation de tourisme de plus de 30 hectares.

### UN PEU D'HISTOIRE

Avant la seconde guerre mondiale Keerbergen était une très modeste localité brabançonne de trois milliers d'âmes, sise à égale distance de Malines et de Louvain, de Putte et de Haacht. Cette terre de Keerbergen avait été cédée à l'Eglise de Liège le 30 novembre 1036 par un puissant féal nommé Rodolphe, époux d'une certaine Gisla, qui ne laissa aucune descendance. En 1079, le prince évêque Henri la céda au chapitre St-Laurent de la cité mosane. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, cependant, Keerbergen est aux mains des Berthoud, puissante famille féodale qui posséda d'importants biens à Malines et dans la région. Les armes de la ville de Malines sont d'ailleurs celles des Berthoud. Un Ivain de Cortenbach devint propriétaire de la terre de Keerbergen, le 21 juin 1490. Guillaume de Berlo, fils de l'écuyer de Philippe le Beau, sire de Petit Axhe, et de Catherine de Cortenbach, hérite des biens de son oncle. Il fait relief le 12 novembre 1549 comme 21<sup>e</sup> sire de Keerbergen. Anne d'Oyenbrugge de Duras, comtesse de Berlo, vend



la seigneurie, le 12 janvier 1705, à Marie de Gorter, veuve de Corneille Persoons. Elle laissa la seigneurie à son fils Corneille Persoons en 1716. Nous trouvons encore des de Jongh comme sires de Keerbergen. Un Egide en 1765 et un Jean-Baptiste décédé à Rumpst, le 11 juillet 1826.

### DE BELLES PROMENADES

Dirigeons-nous, tout d'abord, vers le sanctuaire campagnard, dédié à St Michel. Il est construit en briques et n'a guère de mérite architectural. Consacré en 1737 par le cardinal Thomas Philippe d'Alsace-Boussu, il s'agrandit d'un nouveau chœur en 1753, de deux bas-côtés en 1761 et d'une tour en 1764. Le mobilier date de cette époque et relève des Louis XV et XVI. La sacristie abrite un beau Christ en cuivre argenté. Le presbytère fut édifié en 1764. Le monument le plus intéressant de Keerbergen est le moulin à vent en bois, reconstruit en 1722, voisinant une maison de meunier, remontant au XVII<sup>e</sup> siècle.

KEERBERGEN - La Dyle. (Photos Acta)

Autres curiosités de l'endroit : un remarquable « Dikke boom », sapin planté au XVII<sup>e</sup> siècle, le Ceulenshoef (1773), quelques vieilles masures très pittoresques encore habitées par de vénérables autochtones et un vieux café « In den rooden leeuw ».

Mais, nous l'avouons bien volontiers, c'est surtout la beauté et le pittoresque de la nature qui font le charme et la séduction de Keerbergen. Toute une série d'agréables promenades parfaitement jalonnées courent à travers bruyères, dunes et sapinières. L'une de ces promenades mène, sous bois, du centre de Keerbergen au hameau de Ninde sous Tremelo, très caractéristique du Brabant septentrional avec ses nombreuses maisonnettes poussées un peu au hasard du chemin et très souvent perpendiculairement à la chaussée. Nous sommes ici à deux pas du confluent de la Dyle et du Démer qui se tordent et se déroulent paresseusement dans la paisible plaine brabançonne. Le regard s'élançe jusqu'à Werchter et vers Tremelo, devenu seulement une commune indépendante en 1837.

### UN MUSEE EMOUVANT

C'est ici, dans une humble demeure paysanne, que naquit, le 3 janvier 1840, Joseph De Veuster, le cadet d'une famille de sept enfants, plus connu sous le nom de Père Damien, apôtre des lépreux. Cette maison existe encore et a été intégrée dans un Musée où sont réunis de multiples objets ayant appartenu au missionnaire et à sa famille. Les pères de Picpus en sont propriétaires depuis 1895. Ces pères du Sacré-Cœur ont chargé l'architecte Broos de leur bâtir un couvent à proximité même de cette maison.

Dans la chambre où naquit le père Damien sont conservés la croix des Bermudes, le cercueil en bois précieux des îles dans lequel on l'ensevelit à Molokai en 1889 et à l'église St Joseph du Mont St-Antoine à Louvain en 1936. Dans la pièce voisine le lit où on logeait les parents invités lors de la kermesse ou bien le malade qui ainsi était toujours au chaud. La mère y mourut trois ans avant son fils dont elle était séparée depuis vingt-trois ans et qu'elle croyait déjà décédé. Le pavement est celui sur lequel l'apôtre des lépreux fit ses premiers pas. Dans un coin, un tableau représentant la maison dans son état primitif couverte d'un toit de chaume. C'était déjà la demeure d'une famille un peu aisée puisque la plupart des autres maisons du voisinage étaient en terre glaise.

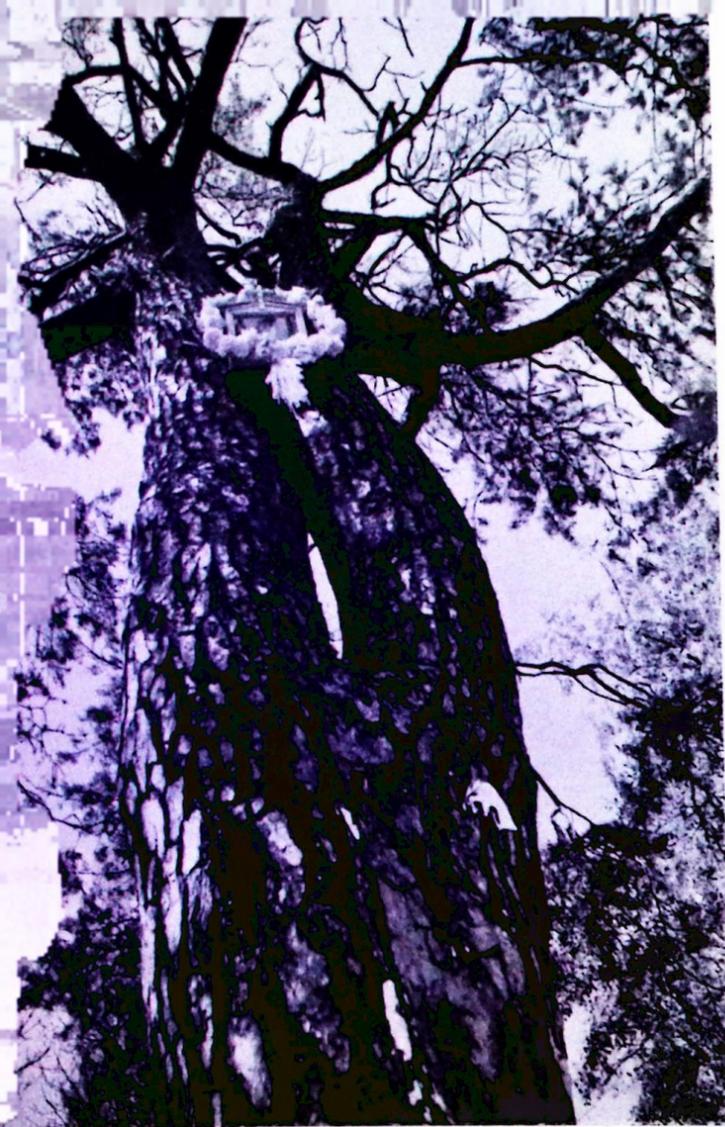
Dans l'autre partie du musée deux salles rassemblent des objets évoquant le séjour du père Damien aux îles lointaines dont une carte lumineuse précise la situa-



KEERBERGEN - Eglise Saint-Michel. (Photo de Sutter)

KEERBERGEN - Le « Ceulenshoef » - 1773. (Photo Acta)





KEERBERGEN - Le « Dikke Boom » planté au XII<sup>e</sup> siècle contraste violemment avec sapins et bouleaux de la région. (Photos Acta)



tion. On y voit l'autel en bois qu'il fit de ses mains à Molokai, les outils dont il se servait. Une jupe tapisserie moderne dont M. Laforêt donna les cartons fut réalisée par C. Chaudoir en 1937.

#### UN SAINT HOMME NON ENCORE BEATIFIÉ

Le petit Joseph De Veuster suivit d'abord les leçons de l'instituteur Bols à Werchter, qui décela en lui un tempérament vif, gai et une bonne intelligence. Doué d'une belle force physique, il aimait naturellement l'action et pratiquait les sports, le patinage surtout. « Une fois, écrit-il, par un froid assez vif et une journée brumeuse, je m'étais lancé à toute vitesse sur mes patins, en remontant le cours de la Dyle pour retourner à la maison. La glace était belle et unie et les rives fuyaient autour de moi avec une étonnante rapidité. Pressé par l'heure, je volais en quelque sorte comme un oiseau qui fuit à tire d'aile. Tout à coup et contre mon attente, c'était au confluent de la Dyle et de la Laak, je vois un abîme s'ouvrir presque sous mes pieds : j'eus à peine le temps de faire un vigoureux effort pour tourner court aussitôt. Lorsque je me fus arrêté et que je revins sur mes pas, je dus constater, la seule pensée, m'en donne encore la frisson, que j'avais frisé le bord de la glace... »

Le père De Veuster, qui tenait un modeste commerce de céréales, voyait en lui son successeur. C'est pourquoi il l'envoya à l'école moyenne de Braine-le-Comte pour apprendre le français. « Je suis triste, écrit-il à son père, que les vacances arrivent si tôt ; car, prolongées pendant sept semaines, elles me feront oublier le français que je sais maintenant. » C'est là qu'il eut la révélation de sa vocation. Il rejoignit alors son frère, religieux aux Pères du Sacré Cœur à Louvain sous le nom de père Pamphile. Ce dernier, au moment où il devait partir en mission aux îles Hawaï, était cloué sur son lit atteint du typhus. Son frère, qui dans l'entre-temps avait fait sa philosophie et sa théologie à Paris (1860) puis à Louvain (1861-1863), demanda à le remplacer. Parti sur un bateau à voile de Brême le 24 octobre 1863 il n'arriva à Honolulu que le 19 mars 1864 !

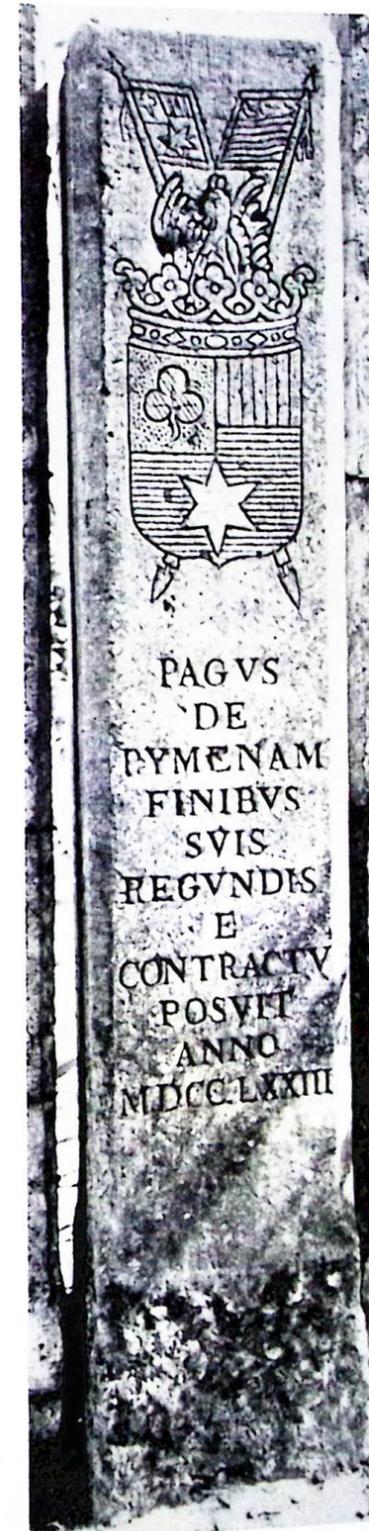
Neuf ans plus tard à sa demande, il est chargé de l'évangélisation des lépreux parqués dans un coin de l'île, endroit sauvage, aride et stérile, séparé de l'île par une falaise inaccessible d'un kilomètre de hauteur et qui n'avait jamais reçu de pasteur. C'est en 1853 qu'un Chinois avait amené la lèpre, la maladie la plus affreuse que l'on connaisse, dans ce paradis du Pacifique. Par le dur décret du 3 janvier 1865 le roi Kaméhaméha V avait endigué le mal en séquestrant les 800 lépreux dans ce coin perdu du vaste océan. Ces mal-

heureux vivaient dans des conditions incroyables et le père Damien, leur fut d'un inappréciable secours tant au matériel qu'au moral. On le vit non seulement bâtir des maisons et des églises mais encore exécuter de ses mains plus de 1.800 cercueils pour les lépreux décédés. Il devint bientôt l'idole des lépreux. Le Docteur Woods, médecin inspecteur de la Marine américaine écrit : « Chaque jour, je visitais les malades à l'hôpital ou dans leurs propres demeures, admirant avec quelle patience le bon Père leur prodiguait ses soins affectueux et observant aussi la manière toute scientifique dont il traitait leurs plaies et leurs difformités... car, à cette époque il n'y avait pas encore de chirurgien à la léproserie. » Il devait lui-même être contaminé par la terrible maladie dont il mourut le lundi 15 avril 1889.

Pendant quarante-six ans le « lépreux volontaire » reposa sous un pandamus près de l'église qu'il avait bâtie de ses mains. En 1936 eut lieu son rapatriement par le « Mercator » via San Francisco. Le père Damien repose depuis 1956 dans la chapelle latérale gauche de l'église St-Joseph à Louvain sous un superbe mausolée de marbre.

#### AUX ENVIRONS DE KEERBERGEN

Les environs de Keerbergen sont à la fois pleins de charme et d'intérêt. A Werchter, l'église principale dédiée à saint Jean-Baptiste allie les pierres blanches et ferrugineuses. D'époque gothique, elle est classée par la Commission des Monuments. La jolie tour occidentale est à la manière de celle d'Aarschot toute proche coiffée d'un bulbe fort élégant. Il faut dire que l'église subit une restauration de 1646 à 1664. C'est de cette époque que date le portail baroque et le vitrail exécuté par van Schoonbergen à la demande de l'abbé de Parc, Gérard van Goetsenberg. L'église de Werchter fut en effet incorporée à l'abbaye de Parc aux environs de



KEERBERGEN - « De Grote Paal », la grande borne qui marque la limite entre les provinces de Brabant et d'Anvers. Elle porte les armes du comte de Cuypers, sire de Rijmenam. (Photo Acta)

1156. Ceci explique pourquoi le presbytère (1758) porte les armes de son constructeur l'abbé Loyers. La cure a conservé ses anciennes écuries et sa grange aux dîmes.

L'église St-Hubert au hameau de Wakkerzeel, du XVIII<sup>e</sup> siècle et de style baroque, est décorée d'un ensemble rococo fort harmonieux (1765-1772). On y conserve deux tableaux de P.J. Verhaegen. A la limite de Haacht et de Werchter la ferme de Ter Hofstad (1645) s'ouvre par une porte d'entrée, surmontée d'un pigeonnier, incluse dans le mur extérieur percé de meurtrières.

La Dyle sépare Haacht de Werchter et de Keerbergen. L'église de Haacht, qui possède une intéressante tour de façade pourvue de puissants contreforts, fut en grande partie rebâtie suite aux événements tragiques de la première guerre mondiale. Son chœur à chevet tripartite, classé, est flanqué de chapelles latérales. On l'édifia en 1639. Haacht appartient aux de Rotselaer puis, au début du XVI<sup>e</sup> siècle aux d'Arenberg.

Nous dirigeant vers Rijmenam, nous remarquons la chapelle St-Adrien puis la ferme Valvekens (1778) avec sa vieille cuisine caractéristique. L'église de Rijmenam, bâtie en pierres régionales, imposante, date du début du XIV<sup>e</sup> siècle mais fut beaucoup transformée par la suite, en 1612, époque de construction de la puissante tour posée en façade. On montre encore à Rijmenam les restes du pilori et, du côté de Keerbergen, deux grosses bornes fort curieuses. La plus grande porte les armes du comte de Cuypers, sire de Rijmenam et l'inscription : « Pagus de Rijmenam finibus suis regundis e contractu posuit - Anno MDCCLXXIII ».

Par Hever et son château de Schiplaken (1822) nous pouvons regagner Malines ou Hofstad puis la route de Tervuren, récemment remise en état, par Elewijt, qu'hante le souvenir de Rubens, et Perk.

Emile POUMON

# Hoeilaart nous a conté.

**T**OUS ceux — et leur flot grossit d'année en année — qui, au seuil de l'automne prennent le chemin de Hoeilaart pour assister à cette fantasmagorie de couleurs, de charme et de beauté que constituent les festivités en l'honneur du vin et du raisin belges, accoutumés au spectacle de cette constellation de serres opulentes étroitement liées, intimement rivées les unes aux autres, seraient bien en peine de concevoir qu'il fut un temps où ce paysage, vivant symbole d'aisance et de joie de vivre, ne traduisait, en des accents pathétiques et douloureux, que la misère la plus sombre, le dénuement le plus complet, qu'il fut un temps où de cette vallée au parcours édénique jaillissait un cri déchirant de détresse dont la poignante intensité étouffait la suave et sempiternelle mélodie qui s'exhalait des lieux.

Ainsi, sans remonter bien haut le cours de l'histoire, en l'an de grâce 1840, Hoeilaart offrait au voyageur égaré en ce vallon maudit un tableau à la fois désolant et poignant. Bien sûr, deux mille âmes y vivaient, mais deux mille âmes faméliques, lamentables ombres humaines, luttant avec l'énergie du désespoir contre une destinée implacable qui semblait éprouver un cruel plaisir à retarder toujours le moment fatal où elle les anéantirait à jamais. Sort atroce, que la nature elle-même, généralement si complaisante et généreuse refusait obstinément d'adoucir, se contentant de dispenser, avec parcimonie, des maigres pâtures à un

cheptel local déjà bien anémique et clairsemé. Image lugubre d'un paupérisme affligeant sévissant, de surcroît, à l'état endémique.

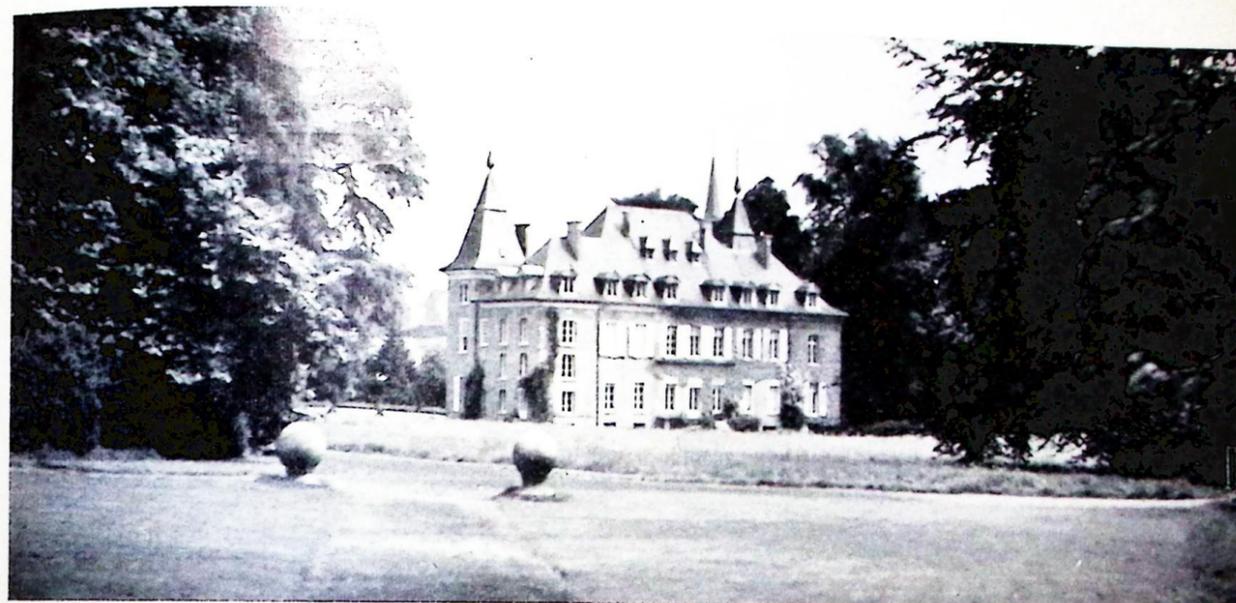
Il n'était pas étonnant, dès lors, d'apprendre que les jeunes couches de la population, effrayées par tant de détresses accumulées, prenaient, une à une, le chemin de la grande ville dont les portes personnifiaient, à leurs yeux, la délivrance et le salut. Les plus humbles fils du peuple, tel ce Félix Sohie qu'un amour quasi maladif rivait pourtant à la glèbe natale, suivaient bientôt l'exemple, laissant la bourgade pantelante et sans ressort.

Les années passèrent, de la sorte, interminables et tristes, au cours desquelles toute la population angoissée scrutait inlassablement les cieux farouchement silencieux. Mais le ciel, à l'instar de la terre, payait d'ingratitude et restait obstinément muet. Il n'y avait que le vent du Nord pour apporter parfois quelques nouvelles du monde, des miettes d'informations que les familles s'arrachaient et recueillaient religieusement. Précieuses reliques qui peuplaient à elles seules les longues et mornes veillées d'hiver.

C'est ainsi qu'aux environs de 1860 on colportait de bouche en bouche que le jeune Sohie, après de brillantes études à l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde, avait trouvé grâce auprès du châtelain d'Huldenberg et qu'il exhibait, avec une légitime fierté, le titre envieux de jardinier du domaine. On chuchotait même, mais le bruit n'était pas confirmé que, levé chaque jour à matines, il gagnait à pas feutrés la serre du manoir, son paradis, où, des heures durant, il se penchait amoureuxment, sur les vignes qu'il cultivait, les couvant avec un soin jaloux, attendant avec anxiété l'instant béni où il pourrait, enfin, saisir, entre ses maigres doigts, la précieuse baie, le divin fruit, objet de toute sa dilection.

On racontait encore, mais l'imagination débridée n'a point de frontières, qu'il s'en fut, un jour, avec l'assentiment de son maître, vendre à la ville une pleine brassée de succulents raisins de sa production. Puis, on oublia l'incident et jusqu'au souvenir du personnage.

*Trente-cinq mille serres tapissent le paysage.  
(Cliché O.D.A.H.)*



*HULDENBERG - Le château où Félix Sohie forgea l'avenir de sa race (Photo de Sutter)*

Un jour pourtant, l'escarcelle bien garnie grâce à la magnanimité de son seigneur, Félix Sohie, devenu homme, prit la route et, remontant sa chère vallée de l'Yse, s'en vint sonner aux portes de son village natal. Ni fanfares, ni orphéons, ni discours du maieur pour l'accueillir. Si jamais un retour passa inaperçu, ce fut bien le sien. Qu'importait, d'ailleurs. Mûrement réfléchi à l'ombre du manoir d'Huldenberg, sa décision était arrêtée. Ni le scepticisme des uns, ni les sarcasmes des autres ne pourraient, désormais, l'empêcher d'accomplir sa destinée laquelle, il le pressentait confusément, serait celle de sa race.

Tout seul d'abord, puis assisté de ses frères et sœur, ses premiers disciples, ce titan dont le génie allait ébranler et briser le joug qui maintenait les siens dans l'esclavage, entreprit à force d'énergie, de persévérance et de volonté de jeter les bases d'une industrie nouvelle promue au plus éclatant avenir, la viticulture sous verre dont le prodigieux développement devait métamorphoser une contrée désolée et agonisante en une riante et plantureuse terre de Chanaan. Exploit sans précédent, consacrant le triomphe de l'homme sur la nature, de l'esprit sur la matière.

Mort en 1929, le grand Sohie, ce phénix de l'histoire contemporaine, est entré vivant dans la légende. Son testament spirituel, vibrant et pathétique acte de foi dans la vie, ses légataires l'ont précieusement recueilli, s'en sont inspirés et s'en inspirent toujours pour parachever l'œuvre ébauchée. Les trente-cinq mille serres

qui tapissent aujourd'hui les fraîches vallées de l'Yse, de l'Argentine et de la Lasne n'en sont-elles le plus éloquent témoignage.

Mais pourquoi, alors que notre dessein initial était d'entretenir le lecteur des réjouissances populaires qui se sont déroulées à Hoeilaart, le mois dernier, à l'occasion des vendanges d'automne, de lui narrer par le menu les savoureux épisodes qui les marquèrent, de louer leur parfaite tenue, leur lustre sans pareil, leur éclat éblouissant, nous sommes-nous fourvoyés de la sorte dans les méandres du passé ? Peut-être par la faute de cette Cendrillon qui incarnait dans le fastueux et inoubliable cortège du 2 octobre dernier la plus charmante et la plus ravissante des héroïnes de Perrault. Elle nous parut si menue, si esseulée dans ce luxueux carrosse qui la déambulait à travers les rues tortueuses de la pittoresque cité de verre, si fragile aussi en face de l'enthousiasme d'une foule en délire que nous avons tout à coup songé à la gratifier d'un compagnon, d'un protecteur.

Chose étrange, pendant que nous méditons sur cet épineux problème — était-ce la griserie du moment, n'était-ce pas, plutôt, l'enchantement du milieu — ce prince charmant nous est brusquement apparu sous les nobles traits du jeune et fringant Sohie. Pourquoi pas, après tout ! L'histoire de ce vaillant pionnier ne vaut-elle pas le plus captivant des contes de fée et la réalité n'est-elle pas en mesure de dépasser parfois le rêve.

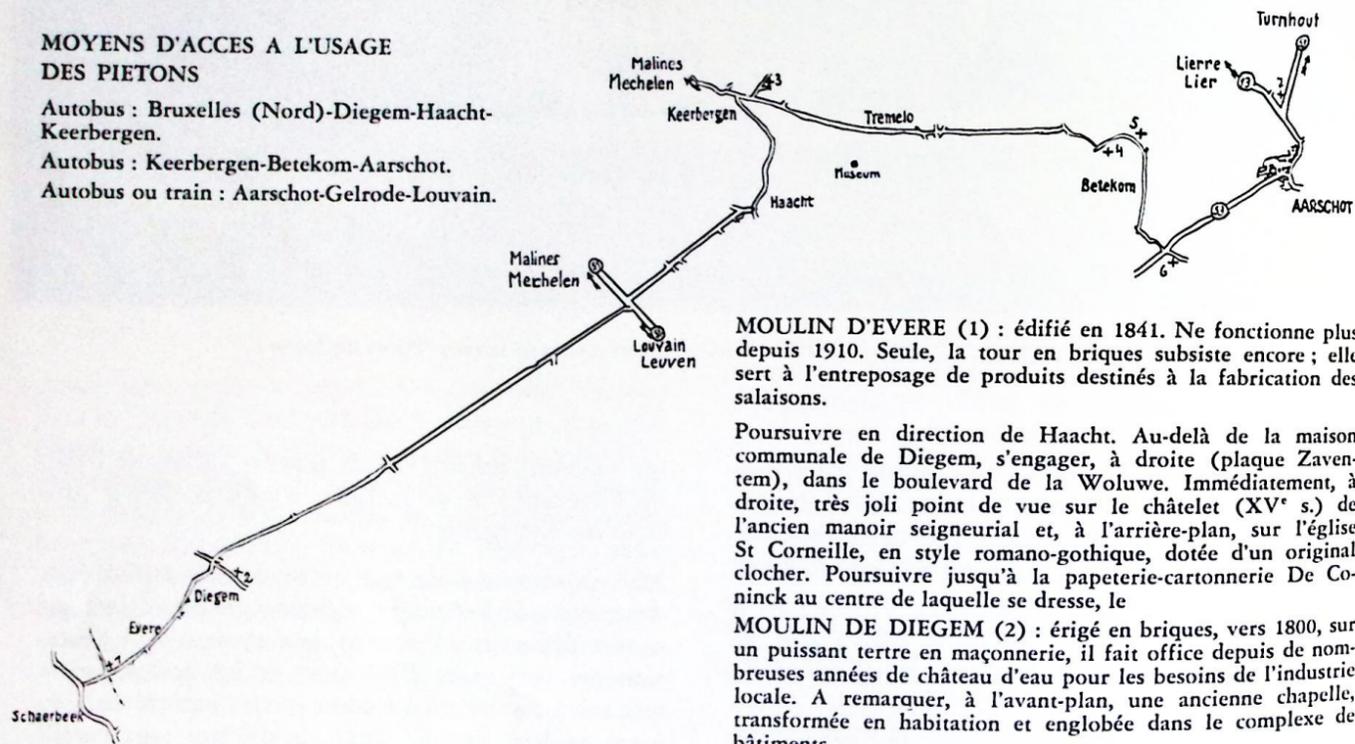
Y. BOYEN

# LES MOULINS A VENT DU HAGELAND ET DE LA CAMPINE BRABANÇONNE

## Première partie : De Bruxelles à Aarschot par Keerbergen, Betekom et Gelrode

### MOYENS D'ACCES A L'USAGE DES PIETONS

Autobus : Bruxelles (Nord)-Diegem-Haacht-Keerbergen.  
 Autobus : Keerbergen-Betekom-Aarschot.  
 Autobus ou train : Aarschot-Gelrode-Louvain.



**MOULIN D'EVERE (1)** : édifié en 1841. Ne fonctionne plus depuis 1910. Seule, la tour en briques subsiste encore ; elle sert à l'entreposage de produits destinés à la fabrication des salaisons.

Poursuivre en direction de Haacht. Au-delà de la maison communale de Diegem, s'engager, à droite (plaque Zaventem), dans le boulevard de la Woluwe. Immédiatement, à droite, très joli point de vue sur le châtelet (XV<sup>e</sup> s.) de l'ancien manoir seigneurial et, à l'arrière-plan, sur l'église St Corneille, en style romano-gothique, dotée d'un original clocher. Poursuivre jusqu'à la papeterie-cartonnerie De Coninck au centre de laquelle se dresse, le

**MOULIN DE DIEGEM (2)** : érigé en briques, vers 1800, sur un puissant terre en maçonnerie, il fait office depuis de nombreuses années de château d'eau pour les besoins de l'industrie locale. A remarquer, à l'avant-plan, une ancienne chapelle, transformée en habitation et englobée dans le complexe de bâtiments.

Longer la clôture de la papeterie et entrer, à gauche, dans la Weidestraat ; le premier sentier, à gauche, nous conduit en face du Moulin Sainte-Catherine : moulin à eau établi sur la



KEERBERGEN. (Photo de Sutter)

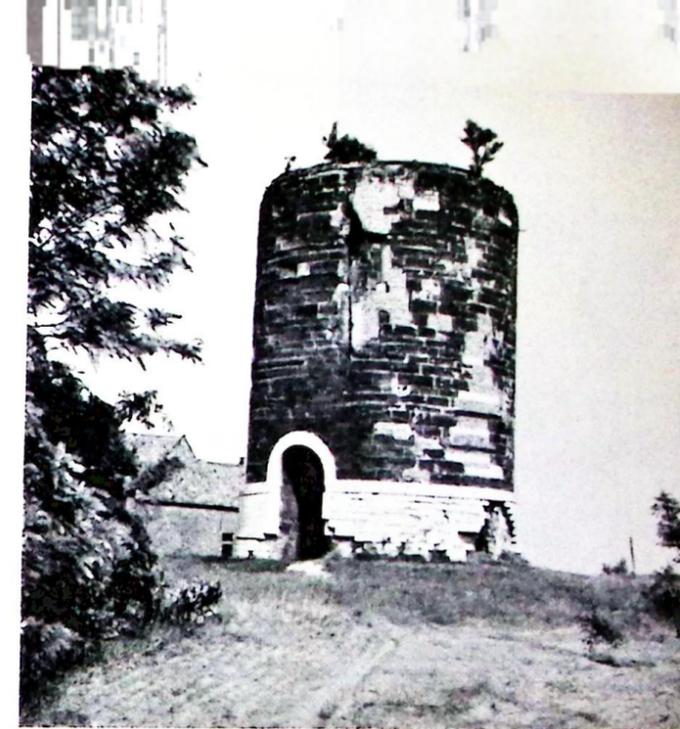
Un fascinant circuit, d'une longueur effective de 150 km, avec départ et arrivée à Bruxelles, qui nous conduit au cœur de deux contrées comptant parmi les plus plantureuses de notre étonnante province : la Campine brabançonne et le Hageland.

Le parcours est gorgé de moulins à vent d'un intérêt incontestable sur le plan architectural, historique ou sentimental. Il offre, en outre, au visiteur un remarquable champ d'investigations tout en lui révélant l'authentique visage du Brabant : une nature opulente, généreuse et changeante sertie de trésors artistiques d'une valeur indéniable.

Les impératifs de la mise en page joints au volume de la matière traitée nous astreignent à scinder cette excursion en deux parties. Il va de soi que le touriste reste libre de déroger à ce programme et de faire étape où bon lui semble, des centres de villégiature comme Averbode, Montaigu et surtout Keerbergen, accueillants en toute saison, lui offrant, dans le domaine de l'hébergement, toutes les garanties souhaitables.

Quitter Bruxelles par la chaussée de Haacht. A la limite des communes de Schaerbeek et d'Evere, pénétrer, à gauche, dans la rue du Tilleul. Bientôt, surgit, à droite, entre les habitations, le :

BETEKOM - « Oude Molen ». (Photo de Sutter)



Woluwe et qui servit longtemps à exprimer l'huile. Bien que désaffectés, le bâtiment vétuste et sa roue élançée forment encore, aujourd'hui, un tableau ravissant.

Rebrousser chemin et continuer en direction de Haacht. A droite, observer les pistes d'envol et hangars de l'aérodrome militaire de Melsbroek. Nous traversons, maintenant, une région vouée à la culture maraîchère (witloof, asperges), entrecoupée de frais boqueteaux. Passé Haacht, dont seuls le chœur et les chapelles latérales de l'église St Remi retiendront notre attention, la nature se transforme radicalement. A la zone d'exploitation agricole succèdent dunes, sapinières et bois de bouleaux. Nous sommes à Keerbergen, bastion avancé de la Campine brabançonne. Pour atteindre le moulin, prendre, à partir de l'église, la route de Putte et Schriek (plaques) et négliger la route qui s'amorce, à droite, vers Tremelo. A 800 m de l'église, apparaît devant nous, le :

**MOULIN DE KEERBERGEN (3)** : construit en bois en 1706 sur socles en pierre. Toiture en dos d'âne recouverte d'ardoises. Classé le 19.4.1955 et en parfait état d'entretien. A cessé toute activité. Site très pittoresque groupant harmonieusement avenantes villas, odorantes sapinières et grasses prairies.

Rebrousser chemin et prendre la route de Betekom (plaque Tremelo). Nous bordons de délicieux bocages truffés de conifères. A droite, une route (plaque) conduit en 1 km au Musée du Père Damien (objets ayant appartenu à l'apôtre des lépreux). Continuer jusqu'à Betekom. A l'entrée du village se découpe, à gauche, sur une hauteur, le Oude Molen tandis que le Nieuwe Molen se détache, à droite. Visitons, d'abord, le NIEUWE MOLEN (4) : moulin en briques, édifié en 1854, sur le Puttenberg, et incendié par les Allemands en août 1914. Il ne reste debout que la tour sans valeur artistique. A ses murs se rattache le souvenir du Père Damien qui passa dans la maison du meunier, attenante au moulin, sa dernière nuit en Belgique avant son départ pour les îles Hawaï.

Nous gagnons, maintenant, le :

**OUDE MOLEN (5)** : élevé sur un coteau, le Molenberg. Intéressera, surtout, les férus d'histoire et d'architecture militaire. Il s'agit, en fait, d'une ancienne tour de défense isolée construite en grès de la région dont l'origine remonterait au XIV<sup>e</sup> siècle et qui fut convertie en moulin à vent dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Mis à feu par les Allemands en août 1914 en raison de sa position stratégique, il subsiste encore, de nos jours, des ruines imposantes de 10 m de hauteur et de 8 m de diamètre. Les murs ont une épaisseur moyenne de 1,50 m. Du pied du moulin, panorama splendide d'une portée de 25 km sur la plaine campinoise et les hauteurs du Hageland.

Quitter le moulin, en direction de Gelrode ; négliger, à gauche, la route conduisant à Aarschot ; passer devant l'église. Nous franchissons un passage à niveau et à la première bifurcation, nous prenons la route de gauche. Nous aboutissons, bientôt, à la chaussée de Louvain à Aarschot que nous suivons pendant quelques dizaines de mètres en direction d'Aarschot. S'engager, à droite, dans la première rue pavée. Le

**MOULIN DE GELRODE (6)** se dresse, à notre droite, sur un mamelon. Originnaire de Malines où il fut assemblé en 1667 et transporté ici en 1830. Inactif depuis octobre 1943, il est actuellement sérieusement délabré et ne possède plus que des moignons d'ails. Sa carcasse en bois a, toutefois, mieux résisté aux intempéries. Il occupe une situation ravissante au centre de vergers (arbres fruitiers à noyaux). Classé comme monument le 4.4.1944.

Rejoindre la chaussée de Louvain à Aarschot dans laquelle nous nous engageons en direction d'Aarschot où nous aboutis-

AARSCHOT - « Witte Molen ». (Photo de Sutter)

sons, bientôt. Avant de gagner le moulin à vent, terme de notre étape, attardons-nous dans la sémillante villette. Comme monuments marquants, signalons : l'église Notre-Dame, chef d'œuvre de l'art gothique de la vallée du Démer ; le Déguinge, dans un cadre d'une douce poésie ; le grand moulin à eau ('s Hertogenmolens) aux pittoresques pignons à redants ; les ruines de la Tour d'Orléans (du sommet, magnifique panorama). Pour atteindre le moulin à vent, traverser la ville en direction de Liere. Après 2 km de parcours, bifurcation. Prendre la route de droite (chaussée d'Herselt - plaque Turnhout). Immédiatement se découpe, à notre gauche, le

**WITTE MOLEN (7)** : moulin en briques, construit en 1920 en remplacement d'un moulin en bois, incendié par les Allemands en 1914. Transformé en taverne-dancing dans le courant de l'année 1954, il a gardé l'aspect extérieur d'un authentique moulin à vent.

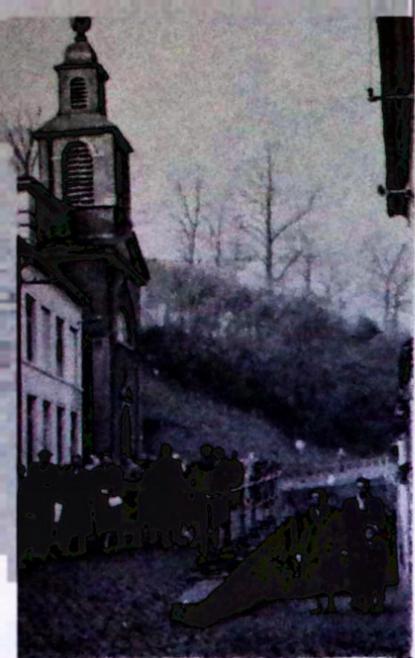
Possibilité de se restaurer à Keerbergen et Aarschot. Logement : à Keerbergen (nombreux hôtels, toutes catégories) ; à Aarschot (1 hôtel, 2 pensions).

Terrain de camping : à Aarschot (ouvert toute l'année).

Longueur du parcours : 58 km.

(à suivre)





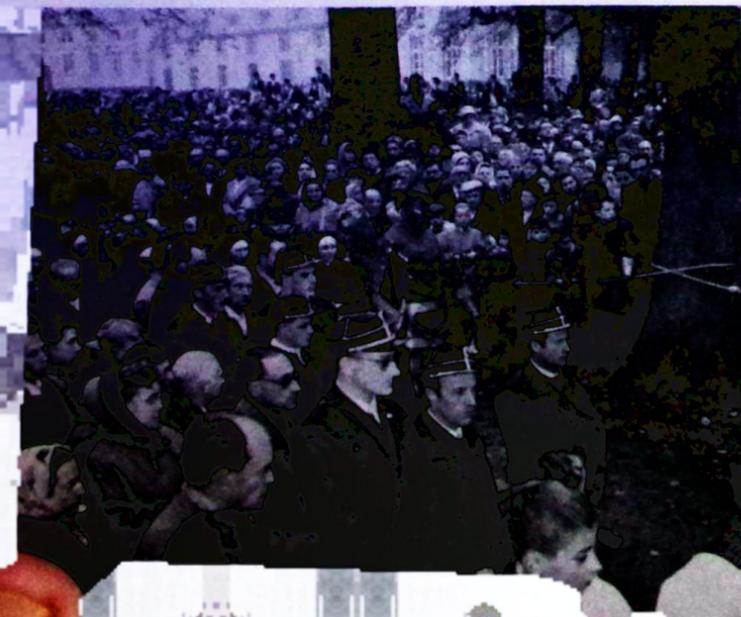
MONTAIGU.

DIEST.

(Photos Ooms)



TERVUREN. (Photo de Sutter)



# Calendrier touristique et folklorique

## NOVEMBRE

BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts, exposition « Gloires des Communes Belges » consacrée aux trésors artistiques belges (durant tout le mois).

Bibliothèque Albert I<sup>er</sup>, 4, boulevard de l'Empereur, exposition d'imprimés néerlandais des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (Collection Lessing J. Rosenwald). Les jours ouvrables de 10 à 18 h. (durant tout le mois). Entrée libre.

1 : Pèlerinage de la Toussaint aux différents cimetières de Bruxelles.

3 : Messe solennelle de saint Hubert et bénédiction des pains à l'église N.-D. du Sablon.

DIEST, 1 : Pèlerinage folklorique à la chapelle de « Tous les Saints ». Foire annuelle.

ETTERBEEK, 5 et 6 : Salle des Fêtes, rue Joseph Buedts, week-end sportif.

11 : Relais sacré, à 15 h.

LEEUEW-SAINTE-PIERRE, 11 : Marché annuel dans le centre de la commune, organisé par l'administration communale.

LOUVAIN, 11 : Relais sacré. Caractère local.

19, 26 et 27 : 8<sup>e</sup> tournoi éliminatoire d'éloquence.

MONTAIGU, 6 : Procession aux chandelles.

NIVELLES, 6 : Concours de « mangeurs de double » (spécialité nivelloise).  
11 : Gala de l'armistice.

13 : Concours de « mangeurs de tarte al d'jotte » (spécialité nivelloise).

TERVUREN, 6 : Fête de saint Hubert, Messe en plein air, bénédiction des chevaux et des chiens.

## DECEMBRE

BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts, exposition « Gloires des Communes Belges » consacrée aux trésors artistiques belges (jusqu'au 15).

Bibliothèque Albert I<sup>er</sup>, 4, boulevard de l'Empereur, exposition d'imprimés néerlandais des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (Collection Lessing J. Rosenwald). Les jours ouvrables de 10 à 18 h. (jusqu'au 31). Entrée libre.

# CONTACTS

## OPERATIONS MOULINS

### Rendons à César...

Dans notre bulletin n° 10 d'octobre 1960, nous avons publié en couverture intérieure 3 sous le titre Opération Moulins les photographies des trois moulins qui agrémentent encore de nos jours le paysage du paisible et agreste village de Tollembeek. Parmi cette trinité figurait le Heetveldmolen qu'une erreur de légende situait sur le territoire de la commune voisine de Gammerages. Sis à quelques dizaines de mètres seulement de cette dernière localité, le long de la romantique rivière de la Marcq, affluent de la Dendre, le Heetveldmolen revendique hautement sa qualité de Tollembeekois. Rendons-lui justice.

## MONUMENTS CLASSES

Sont classés, comme monument, en raison de leur valeur artistique, le clocher, la nef centrale et le chœur de l'église paroissiale Saint-Laurent, à Gossoncourt.

## CONCERTS

### DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE DE BRUXELLES

#### Saison 1960-1961

#### CONCERT SYMPHONIQUE

Dimanche 13 novembre 1960, à 15 heures :

Chef : Jean Jakus

Solistes : M<sup>mes</sup> Ysel Poliart et Thérèse Allaert :

M. Eugène Prokop, violoniste :

Chœurs des Communautés Européennes.

Concerto grosso pour la solennité de S. Lorenzo ; Concerto pour violon ; Gloria pour Chœurs et Solistes (Vivaldi) ; Concertino de printemps pour violon (Darius Milhaud) ; Choros X (Villa-Lobos).

## PALMARES DE LA

### X<sup>ème</sup> SEMAINE INTERNATIONALE

### DU FILM DE TOURISME

### ET DE FOLKLORE DE BRUXELLES

Les résultats de la X<sup>ème</sup> Semaine Internationale du Film de Tourisme et de Folklore de Bruxelles ont été proclamés, le 6 octobre dernier, en la salle Albert I<sup>er</sup> du Palais des Congrès, par Mr. Arthur Haulot, Commissaire Général au Tourisme et Président du Jury, en présence de Mr. Van Elslande, Ministre-Sous-Secrétaire d'Etat des Affaires Culturelles, de Mr. Pierre Vermeylen, Sénateur et Président des Semaines Internationales ainsi que d'une brillante assistance comportant de nombreuses personnalités, les représentants des Ambassades des pays participant à la Semaine, Mr. Pillat, Secrétaire Général du CIDALC International, les Délégués des Offices de Tourisme étrangers, notamment : MM. Bridges, Directeur Général de la British Travel & Holidays Association, Président de l'U.I.O.O.T., O'Driscoll, Directeur Général du Tourisme d'Irlande et Gaudibert, Inspecteur Général du Commissariat Général au Tourisme français et diverses personnalités du monde du cinéma, parmi lesquelles plusieurs réalisateurs étrangers, notamment : MM. Spiegel (Portugal), Pavlovic (Yougoslavie), Meijer (Pays-Bas), Georges Reignier (France), Popinger, Conseiller Ministériel d'Autriche, Michalek, Critique Cinématographique polonais et Degand, Directeur du Service de documentation du Centre National de la Cinématographie française.

Le Palmarès de cette X<sup>ème</sup> Semaine de Bruxelles montre à suffisance la variété et l'importance des envois, qui ont obligé le Jury à décerner un prix ex aequo et à attribuer deux mentions spéciales.

Les très nombreux spectateurs qui ont suivi les séances de la X<sup>ème</sup> Semaine de Bruxelles confirment le grand intérêt que le public porte à cette compétition qui constitue un véritable Festival International du Film Touristique et Folklorique.

Les prix suivants ont été décernés :

*Médaille d'Honneur du C.I.D.A.L.C.*, au meilleur film touristique à tendances culturelles, à « PIERRES VIVES » (Canada) ;

*Prix du Commissariat Général au Tourisme*, décerné au meilleur film de tourisme, à « UNE VILLE NOMMÉE COPENHAGUE » (Danemark) ;

*Challenge du Ministère de l'Instruction Publique*, au film touristique le plus susceptible de rendre des services à l'enseignement : à « PRIJS DE ZEE » (Pays-Bas) ;

*Prix de l'Union Internationale des Organismes Officiels de Tourisme* au meilleur film de tourisme avec personnages participant à une action continue, délivré ex-aequo à « PROMENADE DANS LA VIEILLE VILLE » (Pologne) et à « PAPER RUN » (ROOF OF AUSTRALIA) (Australie) ;

*Prix de la Commission Internationale du Film Touristique de l'U.I.O.O.T.* offert par le Commissariat Général au Tourisme de la Principauté de Monaco au meilleur film sur la mer, à « BETWEEN THE TIDES » (Grande-Bretagne) ;

*Coupe C.E.D.O.C.*, au meilleur film touristique mettant en valeur un sanctuaire ou un monument religieux, au film : « DE TERRE ET DE MER » (France) ;

*Prix du Commissariat Général au Tourisme*, au meilleur film sur le folklore, au film : « LA FOIRE » (Yougoslavie) ;

*Polytechnic Film Trophy*, pour le meilleur film de propagande touristique produit par un Office National de Tourisme, membre de l'U.I.O.O.T. à « THE ROYAL RIVER » (Grande-Bretagne) ;

*Grand Prix du Dixième Anniversaire*, récompensant le pays ayant totalisé le plus grand nombre de prix entre 1951 et 1960 inclus, est attribué à la FRANCE, pour avoir obtenu 16 prix.

De plus, la C.E.D.O.C. a attribué une mention au film « SYMPHONIE MÉDIEVALE » (Belgique) pour ses qualités spirituelles et artistiques.

De même, une mention, pour sa haute qualité culturelle, a été attribuée au film « RHADA ET KRISHNA » (Inde).

## LIVRES ANCIENS DES PAYS-BAS

### A LA

#### BIBLIOTHEQUE ALBERT I<sup>er</sup>

#### Collection Lessing J. Rosenwald

#### précédemment Bibliothèque Arenberg

La Bibliothèque royale de Belgique organise une exposition d'imprimés néerlandais des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, provenant de la collection Lessing J. Rosenwald.

L'ensemble comprend quelque deux cents ouvrages dont un grand nombre provient de la célèbre collection Arenberg. Depuis plus d'un demi-siècle, érudits et amateurs se sont efforcés en vain d'obtenir l'autorisation d'examiner ces ouvrages, dont beaucoup sont uniques.

Grâce à la bienveillance de leur nouveau propriétaire, Monsieur Lessing J. Rosenwald, le bibliophile et mécène américain bien connu, ces ouvrages, presque tous illustrés, peuvent être exposés maintenant, en même temps que des imprimés néerlandais acquis précédemment. Ils pourront être aussi consultés pour des raisons d'étude.

Ces ouvrages sont d'une valeur inestimable, par leur contenu, leur illustration ou leur rareté. Il en est de nature pratique, comme les livres sur la distillation ou la médecine, les manuels de géométrie et de calligraphie ; on verra en outre des récits, des chroniques, des romans et des livres de dévotion. Nombre de ces exemplaires portent encore la marque de propriété d'un de nos anciens couvents, tels le Rouge-Cloître ou Affligem ; certains proviennent de bibliophiles célèbres, tel Grolier, ou d'érudits belges, tel Serrure. Il faut signaler en outre que, bien que peu de ces livres aient conservé leurs reliures originales, ils sont tous en excellent état.

L'exposition reste ouverte à la Bibliothèque Albert I<sup>er</sup>, 4, boulevard de l'Empereur à Bruxelles, jusqu'au 31 décembre 1960, tous les jours ouvrables de 10 à 18 h. Entrée libre.

## Héraldique des Communes Belges

### ZELLIK

Le village de Zellik est une des plus anciennes localités du Brabant. Son nom apparaît dès l'an 974 sous la forme « Sethleca » qui est un diminutif de Sethla et que Mansion traduit comme « petit établissement de colons ». La partie basse de Zellik appelée « Neerzellik » était déjà désignée en 1108 sous la forme « Netherselleca » (1).

La plus grande partie du territoire de Zellik appartenait anciennement à l'abbaye de Saint-Bavon à Gand dont les possessions en cet endroit furent plus d'une fois usurpées.

L'empereur Othon II, en restituant, en l'année 974, à l'abbé Womare un grand nombre de domaines, lui rendit aussi Zellik, son église et ses dépendances. Mais les détenteurs des biens du monastère n'obéirent pas aux prescriptions de leur souverain ou, peut-être, l'anarchie qui suivit la mort de Othon II leur permit de renouveler leurs usurpations.

Les comtes de Flandre, les plus puissants parmi ces spoliateurs, considéraient Zellik comme une partie de leur patrimoine ; c'est du moins ainsi et comme don, dans le but de soulager la misère des religieux, que le comte Baudouin IV leur restitua la « villa Selleca ».

Le 5 mai 1559 la haute, moyenne et basse justice à Zellik fut engagée par le roi Philippe II à Viglius ab Aytta van Zuichem, président du Conseil Secret lequel la laissa par testament à l'abbaye de Saint-Bavon dont il était prévôt. Repris par le domaine, qui l'abandonna en 1607 avec Jette et quelques autres localités à Joachim d'Encheur y Suarez de Arguillo, désengagé en 1609 et engagé de nouveau en 1626 à Louis Clarisse, Zellik eut depuis les mêmes maîtres que Berchem sauf qu'en 1664 il fut, ainsi que Kobbegem et Bekkerzeel, engagé à Guillaume de Cotereau, baron de Jauche et seigneur d'Assche. Le domaine reprit ces trois localités peu de temps après (2).

La seigneurie de Zellik fut vendue le 21 mars 1759 à Hélène de Boisschot, épouse du comte de Königsegg-Erps, et le 4 mai de la même année rattachée au marquisat de Boisschot.

Marie-Josèphe de Königsegg-Erps qui était alors comtesse douairière de Zierotin de Lilgenau, comtesse d'Erps et qui épousa le comte de la Tour-et-Taxis, conseiller d'Etat du roi de Bavière (3), hérita de Zellik en 1779.

Zellik était anciennement compris dans la mairie de Merchtem et l'échevinage de Jette. L'abbaye de Saint-Bavon y avait une cour censale qui, n'ayant pas de sceau commun, faisait apposer aux actes passés devant elle le sceau de l'échevinage de Jette.

Par un diplôme du 28 septembre 1549, Charles-Quint permit aux tenanciers jurés de Saint-Bavon de se faire graver un sceau à l'effigie du fondateur du monastère avec la légende « Sigillum justicie abbatis sancti Bavonis in Zelleke ».

La commune de Zellik demanda une première fois en 1815 que des armoiries particulières lui soient reconnues. Dans une lettre que le maire de Zellik adressa le 28 septembre 1815 au Gouverneur du Brabant, ce magistrat communal affirma que les armoiries de Zellik étaient celles dont il joignit une empreinte à sa lettre. Il s'agissait de deux écus ovales : le premier écartelé aux 1. et 4. d'argent à deux sceptres fleurdelisés d'azur passés en sautoir et une tour de gueules ouverte du champ brochant sur le tout : aux 2. et 3. coupé : a) d'or à l'aigle de sable couronnée d'or ; b) d'azur au blaireau passant d'argent (qui est Tour-et-Taxis). Le deuxième de gueules au demi-lion de sable armé et lampassé de gueules et couronné à l'antique d'argent qui est Zierotin. Cette demande semble être demeurée sans suite car l'Administration communale de Zellik introduisit en 1952 une nouvelle demande dans laquelle elle faisait état de la première requête de 1815. Le Conseil héraldique estima cette demande non recevable car il n'existait aucune preuve que les écus géminés de Tour-et-Taxis et de Zierotin aient jamais été gravés sur un sceau scabinal de Zellik. Le 4 avril 1955, Zellik demanda alors la reconnaissance de l'écu de Viglius ab Aytta van Zuichem, le plus connu de ses anciens seigneurs, écu placé devant un Saint-Bavon. Zellik reçut enfin satisfaction puisque l'Arrêté royal du 21 janvier 1957 lui a concédé un écu d'azur à une gerbe d'or liée du même, les épis de sinople, l'écu tenu à dextre par un Saint-Bavon en vêtements laïques, un faucon sur le poing, le tout d'or.

(Crédit Communal de Belgique - Octobre 1959)

(1) Carnoy, O.N.C.B., tome II, p. 770.

(2) Wauters, Histoire des environs de Bruxelles, tome I, pp. 375 à 381.

(3) A.H.M.I., Lettre de L. Bril, conservateur aux Archives, du 27 mars 1952.

# Nos mots croisés

## SOLUTION N° 13

|     |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|-----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1.  | M | O | N | T | A | I | G | U |   | G |   |
| 2.  | A | H |   | E | S | T | O | R |   | E |   |
| 3.  | R | A | E | S |   | T | R | A | I | N |   |
| 4.  | B | I |   | T | U | E | E |   |   | O | V |
| 5.  | A | N | C | E | T | R | E |   |   |   | A |
| 6.  | I |   | A | L |   | B |   |   | M | A | L |
| 7.  | S | A | R | T | M | E | L | I | N |   |   |
| 8.  |   | M | E |   |   | K | E | U | L | E | N |
| 9.  | R | E | M | Y |   | K | E | L | L | E |   |
| 10. | B | R | E | S | T |   | S | E |   |   | F |

### HORIZONTALLEMENT

- Rivière brabançonne qui prend sa source près de Planenoit. Néant.
- Charmant village du Brabant aux nombreux sentiers touristiques. Le mot de la fin.
- Commune située au nord du Brabant.
- Commune du Brabant sise entre Ninove et Enghien.
- Il fait partie du folklore de Schaerbeek. Près de Tubize.
- Phonétiquement : allez latin. Petit hameau près de Lenik-Saint-Martin.
- Roman de Zola. Il fut vaincu à Waterloo et cela changea la face de l'histoire.
- Commune située sur le Canal entre Louvain et Malines. Note retournée.
- Celui d'Hoeilaart concurrence sérieusement celui de Bourgogne. Commune du Brabant, au sud de Dongelberg.
- Ce qu'est le Cloître de la Forêt de Soignes. Se disait à l'Empereur.

## PROBLEME N° 14

|     |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
|-----|--|--|--|--|--|--|--|--|--|--|--|
| 1.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 2.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 3.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 4.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 5.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 6.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 7.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 8.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 9.  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 10. |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |

### VERTICALEMENT

- Ville du Brabant dont l'Hôtel de Ville du XV<sup>e</sup> siècle est une merveille architecturale et où l'on peut visiter le Musée Vanderkelen-Mertens. Deux lettres de Vilvorde.
- Interjection. Lac du Canada.
- Il sert à de nombreux artistes aux environs de Heikelgem. Dêvêtu.
- Maréchal de France. Son Hôtel de Ville, de style renaissance, date de 1616.
- Greffera. Durée de la vie.
- Commune aux confins du Brabant, sur la petite Gette.
- Petit village au nord de Louvain. Fleur.
- Ville d'Italie. Note.
- Rivière qui arrose Aarschot et sur les rives de laquelle on trouve de vieux moulins. Nom flamand d'une ville de Belgique dans la Province d'Anvers.
- Dans. Femme d'un port très noble.

Pierre LAURENT



GLOIRE DES COMMUNES BELGES  
NIVELLES — Musée archéologique  
Vierge de pitié — Chêne polychrome du XV<sup>me</sup> siècle (Photo de Sutter)

